

Marc Barreaud et Alain Colzy

LES VERTS

L'été du football stéphanois (1972-1978)



Préface d'Oswaldo Piazza

Espaces et Temps du Sport

L'Harmattan

Les Verts

L'été du football stéphanois

(1972-1978)

Collection "**Espaces et Temps du Sport**"
dirigée par Jean Saint-Martin et Thierry Terret

Le phénomène sportif a envahi la planète. Il participe de tous les problèmes de société, qu'ils soient politiques, éducatifs, sociaux, culturels, juridiques ou démographiques. Mais l'unité apparente du sport cache mal une diversité aussi réelle que troublante : si le sport s'est diffusé dans le temps et dans l'espace, s'il est devenu un instrument d'acculturation des peuples, il est aussi marqué par des singularités locales, régionales, nationales. Le sport n'est pas éternel ni d'une essence trans-historique, il porte la marque des temps et des lieux de sa pratique. C'est bien ce que suggèrent les nombreuses analyses dont il est l'objet dans cette collection créée par Pierre Arnaud qui ouvre un nouveau terrain d'aventures pour les sciences sociales.

Dernières parutions

Matthieu QUIDU, *Épistémologie du corps savant. Tome I. Le chercheur et la description scientifique du réel*, 2014.

Matthieu QUIDU, *Épistémologie du corps savant. Tome II. La recherche scientifique comme expérience corporelle*, 2014.

Christelle MARSAULT et Sabine CORNUS, *Santé et EPS : un prétexte, des réalités*, 2014.

Marc BARREAUD et Alain COLZY, *Le Stade de Reims, Les années tango (1971-1979)*, 2013.

Jean-Yves GUILLAIN, *Histoire du golf en France (1856-1939) Volume 1 Le temps des pionniers*, 2013.

Jean-Yves GUILLAIN, *Histoire du golf en France (1856-1939) Volume 2, Le temps de l'institutionnalisation*, 2013.

Marc Barreaud et Alain Colzy

LES VERTS

L'été du football stéphanois

(1972-1978)

Préface d'Oswaldo Piazza

L'Harmattan

Des mêmes auteurs

Marc Barreaud et Alain Colzy :

- La Coupe du monde de football, miroir d'un siècle* (Chiron, 1997). Avec Jean Mallaret.
- Sedan-Reims, histoire d'un grand derby* (Euromedia, 2006).
- Une épopée sportive : la France de Platini* (L'Harmattan, 2012).
- Les Géants du Stade de Reims* (Euromedia, 2012).
- Le Stade de Reims, les années tango* (L'Harmattan, 2013).

Marc Barreaud :

- Tintin et Hergé* (Arts, Rencontres et Créations, 1990).
- Dictionnaire des footballeurs étrangers du championnat professionnel français* (L'Harmattan, 1998).
- Club Sportif Sedan Ardennes : les archives de la saison 1997-1998* (SOPAIC, 1998).
- Au cœur du football sedanais, chronique d'un retour* (Pole Position Communication, 1999).
- Au cœur du football sedanais, les portes de l'Europe* (Pole Position Communication, 2000).
- Les Géants de Sedan, cinquante portraits pour un siècle* (Pole Position Communication, 2000).
- Au cœur du football sedanais, le roman de l'Europe* (Pole Position Communication, 2001).
- Sedan, il était une fois... la Coupe de France* (Euromedia, 2005).
- Les Sangliers, champions ardennais du football français* (Euromedia, 2007).
- Dictionnaire des footballeurs sedanais. Joueurs, entraîneurs, dirigeants* (Euromedia, 2010).
- Sedan 1961. L'épopée de la Coupe* (Euromedia, 2011).
- Roger Marche. Un sanglier, un champion, un mythe* (Euromedia, 2011).

Alain Colzy :

- L'image au collège* (Belin, 2002). Avec Raphaël Marchal et Fabrice Watteau.

© L'HARMATTAN, 2015
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-07734-5
EAN : 9782343077345

« Tous ces riens à quoi l'enfance donne de la valeur. Ce à quoi l'on donne de la valeur, vous en donne en retour. »

Christian Bobin, *La part manquante*.

« L'enfance n'est jamais perdue. (...) Il ne sert à rien de vouloir oublier son enfance, elle vit, elle vit toujours au-dedans de chacun de nous, et la vieillesse elle-même qui détruit tout ne peut rien contre elle. »

Jean Faurel, *La cité grise*.

« La jeunesse, dit l'homme, c'est la joie. Et, la jeunesse, ce n'est ni la force, ni la souplesse, ni même la jeunesse comme tu disais : c'est la passion pour l'inutile. »

Jean Giono, *Que ma joie demeure*.

« On avait oublié ce soir-là de le coucher ; le monde redevenait pareil à un cerveau d'enfant. »

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*.

Remerciements : Archives départementales de l'Aveyron, Archives départementales de l'Hérault, Archives départementales de la Loire, Carlos Bianchi, Philippe Gastal (directeur du Musée des Verts), Jean Mallaret, Gérard Masson, Raoul Périchon.

PREFACE

Mes années stéphanoises constituent l'un des moments les plus importants et exaltants de ma carrière. Pourtant, mon arrivée chez les Verts fut difficile... extrêmement difficile. C'était pour moi un bouleversement complet et radical. En quittant Buenos Aires et en traversant l'océan Atlantique, je ne changeais pas seulement de continent mais aussi de climat, de langue, de nourriture... et même de football. Et, dans tous ces domaines, il a fallu que je m'adapte et que je comprenne la nouvelle donne. Ce ne fut pas chose aisée.

Du point de vue du jeu, mes débuts furent compliqués car je ne parvenais pas à exprimer mes qualités dans une équipe en construction, où l'apport important de jeunes joueurs se traduisait par un manque d'expérience et de constance. Je me sentais bridé au poste de libero et j'étais mécontent de ne pas pouvoir apporter à l'entraîneur, Robert Herbin, tout ce qu'il était en droit d'attendre de moi. Mais je me suis accroché, j'ai accepté de jouer à des postes inhabituels pour rendre service.

Et, grâce à l'extraordinaire état d'esprit qui régnait au sein d'un club sans pareil, à la patience de ses dirigeants, à la confiance jamais démentie de son entraîneur et, surtout, à un groupe soudé de joueurs, dont chacun voulait devenir quelqu'un grâce à ce jeu merveilleux, les choses peu à peu se sont mises en place. Les performances se sont améliorées, les victoires ont succédé aux victoires. Nous n'étions pourtant pas les meilleurs, mais nous avons fondé nos résultats sur notre ardeur au travail, notre goût du sacrifice, notre capacité de dépassement, notre aptitude à ne jamais renoncer tant à l'entraînement qu'en match. Et, par dessus tout, sur la solidarité infaillible d'une bande de copains. Nous étions toujours habités par la conviction que, pour réussir, nous ne pouvions pas faire les choses à moitié, nous devons tout donner tout le temps.

Je suis très heureux d'avoir appartenu à ce groupe, d'avoir pris part à cette aventure et j'en suis reconnaissant à tous ceux qui l'ont rendue possible. Alors j'espère que vous prendrez plaisir à la revivre !

Oswaldo Piazza



Osvaldo Piazza en 1976 (photo A.I.G.L.E.S., droits réservés)

PRELUDE N° 1

UNE ENFANCE VERTE

Des bordées de sifflets déchirent la nuit et accompagnent immanquablement chaque initiative adverse. Quarante ans après, j'entends encore ce grondement un peu métallique, si caractéristique du stade Geoffroy-Guichard, nous parvenant dans toute sa dureté malgré le filtre du poste radiophonique voué à incarner nos espoirs de juvénile partisan de la cause verte, notre inquiétude aussi, car le destin européen des footballeurs stéphanois ne semble alors tenir qu'à un fil.

Quelques voix, devenues complices à force d'entrer dans notre salon, se relaient pour rendre compte de ce qui se noue du côté de cette enceinte que l'on pressent froide et brumeuse, les grandes manœuvres se déroulant souvent en automne, dans la neige du rude Forez, ou au début du printemps, quand les frimas n'ont pas encore perdu la partie. Les commentaires de la rencontre dominent à grand peine le vacarme du peuple vert, qui conjure sa peur autant qu'il clame ses certitudes, et cherche à intimider l'adversaire comme à propulser son équipe sur le chemin de la gloire. Combative, généreuse, humble, peu portée sur la fantaisie et la rêverie, l'escouade stéphanoise ressemble, de manière frappante, à la population qui l'encourage. Façonnée par un environnement dédié au labeur, elle paraît offrir un saisissant exemple de ce qu'est le lamarckisme lorsqu'il s'applique au champ sportif.

En ce mitan des années soixante-dix, cependant que la civilisation de l'image et ses écrans ne dominent pas encore le monde, nous en sommes réduits à imaginer, à inventer le match, en même temps et au fur et à mesure qu'il se joue. Tandis que le temps semble se distendre, on recrée ainsi ce réel si peu accessible, l'ouïe devant traduire, par-delà le mur de l'espace, tout un univers aux quatre autres sens devenus soudainement invalides. Et l'on regarde le match à la radio (comme me le soufflera quelques décennies plus tard un philosophe de mes amis, sensible au charme complexe de ce si singulier exercice), laquelle nous porte des bribes, superbes, de la geste stéphanoise. Fermant les yeux sur le gouffre d'un temps mort mais parfois réinventé, sinon retrouvé, on devine Robert Herbin, le mystérieux entraîneur, hiératique, impassible en toute circonstance, assis entre le président Roger Rocher, avec sa pipe, ses cheveux d'argent et sa prestance d'homme mûr, et un Pierre Garonnaire vaguement absent, comme en retrait, son travail d'espion et de dénicheur de talents se situant ailleurs, dans l'ombre, en

amont de ce flot, de ce spectacle à demi rêvé. Et puis, aux côtés de ce brellan d'ingénieurs muets, les remplaçants. Pierre Repellini et Alain Merchadier, les grognards de la garde, souvent ; Christian Sarramagna et Jacques Santini, les hussards couturés des confins, parfois ; Esad Dugalic, l'éternel second, le double, le gardien d'un but qui n'existait pas, toujours. Sous une couverture, tendus, concentrés, déjà prêts à ranimer la flamme quand « Robby », le roux général, le leur demandera. Enfin, tous les géants, au cœur de la mêlée, de ce qui est aussi la métaphore d'un combat, si familiers, tant on les a vus, épiés, guettés dans chacun des gestes que transportent jusqu'à nous la télévision, alors chiche en retransmissions et ne concédant que de brefs extraits des rencontres sportives, les journaux, où la couleur supplante peu à peu les austères photos saturées d'encre noire, ou encore les chatoyantes vignettes que vend le marchand de journaux bonhomme, consciencieusement collées par les enfants dans l'album de la saison en cours. Voici Ivan Curkovic, l'homme de granit, prince de Serbie et commandant de la forteresse, dernier rempart devant les Tartares ; Gérard Janvion, le sévère, ses sprints et ses déboulés qui résonnent comme l'écho de son passé ultramarin d'attaquant ; Christian Lopez, sûr, gracieux jusque dans ses tacles ; Osvaldo Piazza, l'ardent Argentin, sa rage et ses incessantes chevauchées qui tisonnent le feu du « Chaudron » ; Gérard Farison, le fidèle, le discret, symbole du football ouvrier à la mode stéphanoise ; Dominique Bathenay, ses coups de canon et sa langue qui passe lorsqu'il frappe dans la balle ; Christian Synaeghel, le précieux, le gracile forçat de la terre du milieu ; Jean-Michel Larqué, le chef, le stratège, l'âme du jeu vert ; et, devant, Patrick Revelli, le formidable voltigeur, toujours battant, jamais battu ; son frère Hervé, constamment occupé à marauder avec rouerie les buts qui changeront le cours des choses ; et l'inégalable Dominique Rocheteau, si élégant, si brillant, si noble dans son attitude qu'il paraît chevaucher les étoiles. Et aussi, pour un temps, Georges Bereta, le capitaine du renouveau, aux tirs ravageurs, et Yves Triantafilos, le « Grec », l'Hercule, fugace bourreau des Illyriens de Split. Deux dizaines de grandes figures se relayant à la manœuvre, dégageant une incroyable impression de force, d'unité, et trente ou quarante mille poitrines anonymes qui chantent à l'unisson l'odyssée du football stéphanois, qui forgent la légende : « allez, les Verts ! »

Assis à son bureau, mon père rédige de longs courriers et, plus souvent encore, copie des partitions. Ce soir, nous délaissons Bach, Fauré et Messiaen pour nous intéresser à Curkovic, Larqué et Bathenay. Sur le tapis, devant l'armoire Louis XIV d'où provient enfin la rumeur attendue depuis plusieurs jours, je déplace quelques figurines peintes aux couleurs adéquates, leur fais marquer des buts forcément chimériques, tantôt préposés à l'exorcisme, tantôt votifs. Pour Noël, en 1975, mon père fabrique un stade, superbe et méticuleusement restitué (une forme de prescience l'amènera à fabriquer des buts aux poteaux carrés !), qui renforce le caractère réaliste de

mes mises en scène. En marge de ce théâtre de bois, je vérifie la composition de l'équipe, tente de deviner l'affluence, relis pour la énième fois le dernier magazine évoquant le phénomène qui prend corps, peu à peu, si loin des Ardennes. De temps en temps, nous échangeons quelques mots, soupesons les chances des uns et des autres, nous inquiétons, perdons espoir, le reprenons... La soirée du 6 novembre 1974 est emblématique de cette étrange expérience sonore, de cette succession de sentiments contradictoires. Battue (4-1) par le Hajduk de Split dans un pays que l'on appelle encore la Yougoslavie, l'Association Sportive de Saint-Etienne concède, à l'heure de jeu, l'égalisation lors du match « retour » disputé dans la Loire. Tout semble alors perdu. Navré, je rejoins ma chambre, ou bien ma mère, en bas, je ne sais plus. Aussitôt, mon père apparaît dans le chambranle de la porte qu'il vient d'ouvrir et annonce, gaillard : « 2-1 ! ». Puis, très vite, il revient faire part d'un troisième but. Je remonte, à double titre. Par deux fois, en fin de partie et durant la prolongation, le surnommé « Tintin » Triantafilos, que je n'ai encore jamais vu jouer, assomme l'équipe venue des Balkans, signant probablement le plus grand exploit, et l'acte fondateur, de toute l'aventure qui s'amorce alors dans la fraîcheur de l'automne stéphanois. Magnifié par la nuit et par la distance, qui le cachent à nos yeux et amplifient ainsi son caractère fantastique, le mythe vert est né.

Enfin, la télévision attrape l'express du Forez, dévoile la saga de la Coupe d'Europe et accompagne quelques soirées légendaires : Chorzow, Munich, Glasgow, Kiev, quand les Verts refont le coup de Split, Eindhoven, par deux fois, Glasgow encore, et cette fois funèbre, Sofia, Liverpool... Glasgow, morne plaine : aussi carrée que récalcitrante, la barre transversale des buts de la sombre cité écossaise empêche en 1976 le triomphe continental des équipiers de Larqué, mais tout le pays se prend définitivement de passion pour le club épaulé par Manufrance. Pic et point d'orgue de ce que l'on appela la fièvre verte, le défilé des Stéphanois sur les Champs-Élysées, puis leur visite au président de la République Valéry Giscard d'Estaing, au lendemain de leur défaite en finale de la Coupe d'Europe, consacrent les vaincus magnifiques. Et cette parade peut aujourd'hui être lue comme une sorte d'adieu de la France laborieuse et industrielle à ce que l'on ne nommait pas encore les Trente Glorieuses. Quand la France était optimiste, elle semblait vouer un culte fervent aux perdants superbes, tels Raymond Poulidor ou, un peu plus tard, les Bleus de Michel Platini. Lorsqu'elle s'enlisera dans la crise et la morosité, en revanche, elle ne vénérera plus que les « gagnants », quels que soient les moyens qu'utiliseront ceux-ci pour vaincre...

En ce qui concerne le championnat et la Coupe de France, en revanche, on doit encore, durant l'âge vert, se contenter de la radio, le rituel traduit en langage populaire voulant que « ce soir, on écoute les matches », en sachant

qu'à la fin, ce sont toujours les Verts qui les gagnent. Et, pour les voir de près, il n'est d'autre ressource depuis la retraite de Sedan, le club si cher à notre cœur, que d'aller jusqu'à Reims, au stade Auguste-Delaune, où les dieux stéphanois descendent annuellement fouler le sol champenois. Mon père m'y conduit. J'ai dix ans, bientôt quatorze. C'est beaucoup plus tard que je compris ce que les matches de football représentaient pour lui : la possibilité de passer quelques heures précieuses, car il les pressentait fugitives, en compagnie de son fils, et le prisme à travers lequel il tentait d'apercevoir un passé par essence inaccessible, d'entreprendre un retour qu'il savait pourtant impossible, même sans avoir lu Jankélévitch.

Trois traits remarquables, imposés par ce qui lui tient lieu de milieu naturel, caractérisent cette équipe et la distinguent de toutes ses rivales passées, présentes et à venir, puisque leur conjugaison apparaît unique dans l'histoire du football national et dépasse l'entendement d'un monde désormais livré au mouvement perpétuel des hommes et des capitaux. Tout d'abord, quinze des dix-huit joueurs cités plus haut, soit la quasi-totalité de l'effectif, sont français et ont fait leurs premiers pas de joueurs professionnels au stade Geoffroy-Guichard, de même que celui qui les entraîne, d'une part, et que l'homme qui les fit venir au club, d'autre part ; seuls Curkovic, son double des Balkans, Dugalic, et Piazza ont été recrutés en tant que footballeurs confirmés, lorsqu'il s'agissait de rebâtir l'équipe confiée à Robert Herbin. On observe ensuite que le groupe de joueurs ainsi habilement réuni demeure pratiquement inchangé durant cinq ou six années. Si Hervé Revelli (en 1973) et Triantafilos (1974) rentrent au bercail à l'orée de l'épopée, il faudra attendre l'été 1977 pour voir l'A.S.S.E. se résoudre à acquérir deux éléments étrangers au sérail, au moule stéphanois, en l'occurrence Jacques Zimako et André Barthélemy, cependant que, dans le sens des départs, Bereta (1974), Triantafilos (1975) et Larqué (1977) seront les seuls géants à quitter, parfois avec perte et fracas, la maison du président Rocher. Cette équipe, qui apparaît alors immuable, est celle d'un temps où l'on prend son temps, où l'on accepte la permanence des choses et des êtres, tandis que le dogme du changement n'est pas encore roi. Enfin, mais ceci explique peut-être cela, cette équipe en or demeurera invaincue dans son antre, devenu lui aussi mythique entre temps, durant près de cinq années et à l'occasion de cent six rencontres officielles, parfois au prix d'in vraisemblables retournements de situation, ajoutant de la sorte une nouvelle dimension, de nature presque surnaturelle, à la légende des Verts, qui est aussi une ode à l'immobilité, à la constance, à la fidélité, notions dont notre présent agité, impatient et versatile ne peut plus qu'acter la disparition, tout en prétendant que celle-ci est salutaire.

C'est une nouvelle fois la radio qui nous permet de vivre, dans la chaleur du mois de juin 1977, l'ultime coup de tonnerre de l'épopée : je garde en

mémoire le rôle étranglé du reporter-supporter Jacques Vendroux, parvenant tout juste à annoncer, couvert par l'explosion du « Chaudron », le cinquième but des Verts devant Nantes, lors d'une poignante demi-finale de la Coupe nationale qui permet à l'A.S.S.E. de remonter, comme à ses plus belles heures européennes, les trois buts concédés lors du match « aller ». Un an après ce chant du cygne, Saint-Etienne achève péniblement, et sur les rotules, une saison médiocre, scandée par la fin de la longue invincibilité de l'équipe dans son repaire, son élimination précoce de la Coupe des Vainqueurs de Coupe et un parcours des plus irréguliers dans le championnat. Après bien des campagnes fructueuses (trois titres de champion, trois conquêtes de la Coupe de France, neuf qualifications sur l'impitoyable lice européenne en l'espace de quatre années), les joueurs apparaissent usés, tant physiquement que moralement. On comprend alors que les Verts ne sont plus évidemment les plus forts, comme le prétendait la chanson. Au terme de cet exercice crépusculaire, et alors que l'effectif semblait éternel, cinq éléments majeurs, soit les frères Revelli, Bathenay, Synaeghel et Merchadier, sont laissés libres de s'en aller. Cet exode marque à l'évidence la fin d'une époque et donne le signal de la dispersion de l'équipe patiemment construite à partir de l'été 1972, puisque Piazza, Sarramagna, Dugalic (en 1979), Farison, Repellini, Rocheteau (1980), Curkovic, Santini (1981), Lopez (1982) et Janvion (1983) prendront bientôt, et à leur tour, le chemin de l'exil ou du repos. Cette saignée, ce bouleversement, ne signifient pas la mort d'un club déjà presque quinquagénaire, en cette fin de la décennie 1970, et bien des Français continueront à l'encourager avec force, mais ils marquent les premiers signes annonciateurs d'une interminable traversée du désert. L'Association Sportive de Saint-Etienne va en effet entrer dans l'ère des vedettes, de la démesure et du déclin. Recrutant à grands frais ceux qu'elle n'a plus la patience de former (Michel Platini, Johnny Rep...), elle enlèvera un dernier titre en 1981 mais se fera rosser sur sa pelouse par les Allemands de Mönchengladbach, puis par les Anglais d'Ipswich, et connaîtra la honte d'une élimination de la Coupe de France par des équipes de Deuxième Division comme Gueugnon (1979) ou Montpellier (1980), dans une citadelle jadis imprenable. Après cet automne malade, enfin, viendront l'heure de l'hiver, de la chute, des règlements de compte et du gâchis, l'affaire de la caisse noire, la mise au ban de Roger Rocher, l'éviction de Robert Herbin, en un mot le bout de la piste. Cette rupture traduit aussi, pour moi, le terme de l'enfance et de ses enchantements. Plus tard, après la mort de mon père, qui n'est jamais allé jusqu'au stade Geoffroy-Guichard, j'ai fait brûler mes autres poteaux carrés, ces buts en bois, peints en blanc, grandeur nature cette fois, qu'il avait plantés dans notre plaine de l'Oisans. Il faut bien admettre que les jambes n'y étaient plus, et le cœur pas davantage. L'été de nos douze ans est bien loin, ce temps a passé, comme ont passé celles et ceux qui le peuplaient. Rocher, Garonnaire et Dugalic sont morts, Herbin sera bientôt

octogénaire. Rocheteau, le benjamin des Verts, a soixante ans, Curkovic et Farison ont franchi le cap des soixante-dix printemps. Se souvenir de leurs succès, c'est prendre pleinement conscience du poids de l'absence, et sentir souffler le vent glacé de notre finitude.

Mais c'est également honorer la vie, fugitive et somptueuse, et ses fulgurances. Après les Verts, rien ne fut plus jamais pareil à ces moments ô combien ! précieux pour les amateurs de football, qui ne purent réellement renouer avec la si singulière atmosphère stéphanoise, avec l'ambiance unique de ce stade à l'anglaise, lieu habité par une force qui parvenait à abolir les distances comme la course des saisons. Quatre décennies après l'épopée, j'ai ressenti le besoin de replonger, en compagnie d'Alain Colzy (nos mémoires respectives finissant par se rejoindre en ce livre, comme se rejoignent toujours les parallèles), dans le bain de jouvence de ces années marquées par l'insouciance, d'écouter le ressac de l'enfance, d'explorer plus avant le souvenir de cette nuit déjà si lointaine, de réinventer l'été du football stéphanois. Car si d'autres Verts avaient déjà assis l'hégémonie de l'A.S. Saint-Etienne sur le football national (quatre titres de champion et deux Coupes de France enlevés, sous la direction de Jean Snella et d'Albert Batteux, entre 1967 et 1970), c'est bien l'équipe entraînée par Robert Herbin qui confèrera une dimension européenne au club jadis créé par la famille Guichard et l'entreprise Casino, lui permettant de vivre son âge d'or et de conquérir une place bien particulière dans le cœur des Français. On peut, de la sorte, considérer qu'avec ces Verts de l'an 76 (certains les désigneront comme les « vrais Verts », ce qui demeure un peu cruel pour les autres) nous étions toujours en été, même au plus froid de l'hiver. Bien sûr, c'est encore le temps perdu que nous cherchons à retrouver en ressuscitant le parcours de cette remarquable équipe ; on a la madeleine qu'on peut, n'est pas Proust qui veut. Mais c'est aussi une flamme au final bien présente dans notre mémoire que nous voyons une nouvelle fois brûler en retraçant, au jour le jour, du soleil d'Atvidaberg à la chute de Rome (on n'exaltera jamais assez le charme désormais évanoui de la Coupe d'été...), les péripéties de ce surprenant épisode long de six années, en essayant d'en déterminer les ressorts, en saluant avec déférence ceux qui rendirent au football national la fierté qu'il avait perdue depuis les grandes heures de l'équipe de France et du Stade de Reims d'Albert Batteux et de Raymond Kopa. En tentant d'expliquer comment le triumvirat Rocher-Garonnaire-Herbin parvint à persuader les joueurs stéphanois qu'ils étaient capables de renouer avec un succès international auquel les footballeurs de notre pays semblaient devenus étrangers. En se demandant par quel miracle, par le truchement de quelle improbable alchimie ces hommes modestes, simples et sages, ont pu réussir là où tous leurs collègues avaient échoué depuis quinze ans, traçant le sillon dans lequel allaient bientôt s'engager les Bleus de Platini, ces autres vaincus magnifiques, puis, au tournant du millénaire, ceux de Zidane, guidés par un

ancien Vert, Aimé Jacquet, et convertis quant à eux, depuis les crapuleries marseillaises de Bernard Tapie, au dogme de l'efficacité et de la victoire à tout prix. En évoquant, enfin, une aventure profondément humaine et, par-dessus tout, extrêmement attachante qui s'avère, avec huit ou neuf lustres de recul, assez riche, flamboyante, originale, populaire et exemplaire pour laisser une trace profonde dans l'histoire du sport français.

On pourra estimer que nous idéalisons là un épisode présentant pourtant des faces obscures, parfois, en même temps que l'époque lui ayant permis de survenir, ce qui nous pousserait à nous montrer injustes avec la nôtre ; que la nostalgie altère le jugement, qu'elle mène à la détestation du présent et au pessimisme, sinon au désespoir, ce « péché du juste », ainsi que le nommait Charles Péguy. Mais nous revendiquons le droit à une mélancolie de contrepied, sinon de résistance : « Hélas ! je compte les ombres / Quand tu comptes les clartés ! »¹. Humbles « voyageurs de la banquette arrière », pour reprendre les mots de Paul Claudel, nous cherchons simplement, et inlassablement, à « élargir le passé », à ramener jusqu'à nous un peu de ce que fut ce temps. Quant à notre belle nostalgie, elle est la langueur douloureuse et sans espoir, le regret d'un monde que nous savons perdu à jamais. Elle se veut assumée et lucide, car si hier n'était pas parfait, il apparaît moins imparfait qu'aujourd'hui, les paroles de nos champions verts soutenant à tout le moins la comparaison avec les pénibles et mécaniques ânonnements de leurs successeurs, au travers desquels on mesure pleinement l'effondrement de notre système éducatif, sinon celui de notre civilisation. Une telle conviction, bien peu « citoyenne », nous condamne aux austères sentiers de la solitude : « Nur wer die Sehnsucht kennt / Weiss was ich leide ! »². Mais il suffit que surgisse, au détour d'une revue aux pages jaunies ou d'un film aux couleurs incertaines, quelque épisode à demi oublié, qu'apparaisse un visage familier lié à cette épopée pour que revienne « le (forcément) vert paradis des amours enfantines »³, tout à la fois frais et profond, doux et mélancolique, vif et triste, espiègle et distancié, comme le « children's corner » de monsieur Debussy.

Tel un saumon, j'ai remonté le cours de ma mémoire en retrouvant ce lieu où nous parvenait l'écho grondant de l'aventure stéphanoise. Alors que vient mourir le flot des réminiscences, l'espace et le temps semblent à nouveau se disloquer. L'éternel retour... Générant un silence navré, l'équipe de Split vient d'égaliser dans la brume du stade Geoffroy-Guichard. Sur son banc de touche, Robert Herbin n'a pas esquissé le moindre geste, ni prononcé la

¹ Victor Hugo, *Soirée en mer*, in *Les Voix intérieures* (1837).

² Johann Wolfgang von Goethe, « Seul celui qui connaît la nostalgie / Sait combien je souffre. » in *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1796).

³ Charles Baudelaire, *Moesta et errabunda*, in *Les Fleurs du Mal* (1857).

moindre parole de regret ou d'encouragement. Roger Rocher serre les dents et rallume sa pipe, Pierre Garonnaire consulte sa montre. Le fond de l'air est humide et froid. Le public stéphanois paraît pétrifié, figé, foudroyé. La solitude et le silence nourrissent cet instant controuvé qui a l'allure de l'éternité. Jean-Michel Larqué, Hervé Revelli et Georges Bereta refusent pourtant de se rendre à l'évidence. Ils s'empresent de procéder à la remise en jeu, tandis qu'Ivan Curkovic harangue ses défenseurs et cependant que les cris reprennent : la foule rugit de nouveau, elle brave le renoncement. Pour ma part résigné, je (re)ferme les yeux et songe sans grand enthousiasme à la journée d'école qui m'attend demain. Très vite, pourtant, j'entends le pas un peu lourd de mon père dans l'escalier. Ma mère lit derrière moi. Déjà s'ouvre la porte...

Marc Barreaud

PRELUDE N° 2

LES VERTS, BIENHEUREUSE NOSTALGIE

Il est impératif d'arrêter et de rentrer dîner ! Ma tante m'attend, mais, ingrat, je ne me soucie pas de l'inquiétude poignante et irraisonnée que peut lui infliger mon retard, pourtant fréquemment réitéré dès que dans le Tardenois, du printemps à l'automne, le climat le permet. Il me faudra, pour accéder à cette compréhension, la pelote du temps s'étant dévidée, quelques lustres s'étant écoulés, être devenu celui qui se trouve parfois confronté à l'appréhension du retour différé d'un être aimé. Pour l'heure, animé, à l'instar de mes camarades, des irrépessibles transports inhérents à la fièvre du football, je n'aspire, en dépit de la nuit tombante qui rend le ballon de moins en moins visible, qu'à jouer encore et toujours davantage. Le match se prolonge donc vers sa conclusion inévitable au moment où, l'obscurité triomphant de nos ardeurs, il ne sera plus possible de le poursuivre. Alors, et alors seulement, je retrouverai le chemin de la maison et affronterai crânement, et même avec un peu de condescendance, les doux et très formels reproches de celle qui, comblant une funèbre absence, a consacré sa vie à m'aider à grandir. S'y dévouant avec une affection et une patience dont je ne suis jamais parvenu à discerner le principal ressort entre, d'une part, une sincère, profonde, tout autant que discrète foi catholique et, d'autre part, une propension remarquable à la bienveillance et une extraordinaire, au sens non affadi de ce terme, capacité du don de soi.

Étranger à ces questionnements existentiels, je me contentais à cette époque, les années soixante-dix, de bénéficier d'une tranquille liberté pour découvrir les joies du football grâce à ces parties interminables et débridées. Elles réunissaient, dans un radieux tohu-bohu et sans aucun égard pour la loi 3, des dizaines de gamins, plus ou moins adroits (me concernant, indéniablement moins) mais rivalisant dans la détermination et dans la passion des commencements (et dans ces domaines, je n'entendais le céder à personne). Le lieu de rendez-vous le plus fréquent de ces joutes était la place des fêtes de mon village de Gueux. Platanes et tilleuls y constituaient de chaque côté les montants colossaux des buts et, par-ci, par-là, des obstacles supplémentaires, sortes de stoppeurs titanesques, s'ajoutant à la ribambelle de jambes, quant à elles souvent tuméfiées et encore graciles, déjà mobilisée afin d'entraver les meilleures volontés.

Plus tard, lorsque la ferveur ludique des moins enragés a défailli et que les troupes se sont éclaircies, les affinités électives m'ont incité à entretenir la flamme du football avec Fred, Sylvain, Jean-François et Jérôme. Nous

trouvions refuge soit sur un petit terrain parfaitement aménagé dans la commune voisine de Vrigny, soit, après avoir franchi frauduleusement l'enclos du parcours de golf, en accédant à un green. Nous savions celui-ci assez loin de la surveillance des gardiens pour y échapper ou, le cas échéant, pouvoir anticiper leur arrivée et nous enfuir précipitamment. Hormis le caractère de fruit défendu que recélaient ces impromptus footballistiques, la perfection du gazon offrait surtout le plaisir ineffable d'un tapis exempt de faux-rebonds et tellement moelleux qu'il advenait que, pour en apprécier pleinement la volupté, nous jouions pieds nus.

De ces échappées informelles je me souviens de mille détails, délicatement embellis au fur et à mesure des années. Parmi ceux-ci, sans pouvoir dire avec précision ni à quelle date, ni à quelle saison, il y a un après-midi où je m'étais rendu, suivant l'habitude, mon ballon sous le bras en quête d'équipiers sur notre agora communale. Dans mon impatience et mon enthousiasme, étais-je arrivé trop tôt ou avais-je présumé des conditions climatiques, toujours est-il que personne ne m'y avait précédé à l'exception d'un garçon inconnu qui avait peu ou prou mon âge, celui auquel la complicité n'a pas besoin de longs préambules, à plus forte raison lorsqu'elle est étayée par une passion partagée. Tant et si bien que nous avons aussitôt entrepris de jouer. Tandis qu'étant probablement, selon un breelan d'as personnel établi alors et depuis globalement intangible, Ivan Curkovic, Sepp Maier ou Jan Tomaszewski, je m'employais dans les cages, mon acolyte s'exerçait à des contrôles, des dribbles, contre des adversaires aussi invisibles que réels, et des frappes. Le tout systématiquement ponctué par une exclamation où l'adjectif « beau » qualifiait un mot, « nof », dont je ne comprenais pas la signification. Intrigué par ce qui pouvait être si admirable qu'il le serinait inlassablement, je m'en enquis auprès de mon compagnon de jeu. Il m'apprit que demeurant à Strasbourg, il avait la possibilité de regarder la télévision allemande et que son joueur préféré était un certain Bonhof, Rainer de son prénom et officiant au Borussia de Mönchengladbach. Les exploits de ce dernier avaient été occultés à mes yeux par ceux, dans un rôle et un style qui m'apparaissaient similaires, de Dominique Bathenay et de Johann Neeskens. Mais, il y avait dans ces noms Rainer Bonhof, Borussia de Mönchengladbach, une étrangeté, un exotisme dont le football rendait l'écho enivrant au hasard, comme ici, d'une rencontre ou, plus souvent, par le biais de récits, lus dans des journaux qui n'étaient pas phagocytés par les statistiques et par l'adjonction de clichés devenues simulacres et qui laissaient libre cours à l'imagination.

Les matches de Coupe d'Europe du mercredi soir traçaient ainsi le plus remarquable des livres de géographie. Les formations de l'Hexagone étaient en effet essaimées, rarement néanmoins au-delà de l'automne, vers des horizons inconnus pour y affronter des clubs à l'existence jusque-là ignorée

de ma part, à l'instar du F.C. Carl Zeiss Iéna, du Banik Ostrava, du Dinamo de Zagreb ou des Grasshoppers de Zurich... Ces noms bizarres sonnaient à mes oreilles telles les promesses de l'attrait et de la diversité encore préservés du monde. Il faut dire que le Vieux Continent n'avait pas déjà été transformé en coffre-fort et en panoptique au profit et à la gloire exclusifs des clubs les plus riches. L'aubaine a par conséquent été offerte, en Coupe d'Europe des clubs champions pendant les années 1970 au Panathinaïkos d'Athènes, à Leeds United, au F.C. Bruges, à Malmö F.F. ou... à l'A.S. Saint-Etienne de damer le pion aux armadas les plus puissantes et de venir contester la hiérarchie, dominée tour à tour par l'Ajax d'Amsterdam, le Bayern de Munich, le Liverpool F.C. et Nottingham Forest. La première et a fortiori la dernière de ces quatre institutions, dont les succès reposaient soit sur l'émergence d'une génération dorée, longuement, patiemment et méticuleusement préparée, soit sur les intuitions géniales d'un entraîneur hors-norme et revanchard, n'ont du reste plus guère de chance d'atteindre les sommets européens. Car, la récolte des fruits d'un travail assidu et régulier est désormais rendue hypothétique par ceux qui, consumés d'une ambition aussi impérieuse qu'impatiente, maraudent sans vergogne dans le verger des pépiniéristes.

Comme dans moult domaines, la boulimique société du spectacle a bouleversé l'équilibre traditionnel et fragile du football. Jadis, les rencontres télédiffusées étant rares, elles me semblaient, au sens photographique du terme, plus impressionnantes, c'est-à-dire propices à susciter, et non imposer, une image sur la surface sensible des émotions juvéniles qui n'étaient pas saturées et hystérisées par l'omniprésence tyrannique des écrans. Je me rappelle ainsi du premier match que j'ai suivi sur la petite lucarne en compagnie de mon père et de mon frère Jean. Il s'agit d'une confrontation amicale entre les équipes de France et de Grèce en septembre 1973. L'attaquant tricolore, Marc Berdoll, à peine entré en jeu à la place de Bernard Lacombe, inscrivit en cette occasion un but qui ne laissa planer aucun doute d'après moi sur son talent puisqu'il suffisait qu'il surgisse sur la pelouse pour marquer illico ! Moins de deux ans plus tard, le père de mon ami Jérôme m'offrit l'opportunité d'assister à ma première retransmission en couleur, avec cette fois une erreur accablante du gardien René Charrier qui entraîna la défaite des Bleus contre le Portugal. Je perçus, à travers ces deux instantanés, l'aspect irréductiblement aléatoire, l'infime écart entre le Capitole et la roche Tarpéienne, qui font du football le sport le plus populaire et le plus attachant. D'autant qu'entre-temps, il y avait eu la Coupe du monde de 1974 et l'extraordinaire symphonie inachevée des Orange, conduits par le maître Johann Cruyff, que seul interrompit le froid réalisme de la sélection allemande, au sein de laquelle Bonhof était d'ailleurs le benjamin. Outre que la déception amère dont il fut l'un des responsables explique peut-être la réticence que je lui témoignais, cela grava dans le

marbre friable de mes convictions l'idée que la réussite ou l'échec ne sont pas l'absolue consécration ou condamnation d'une entreprise. A fortiori lorsqu'ils sont assujettis à la trajectoire hasardeuse, plus ou moins plongeante ou rentrante d'un ballon... sans parler de la configuration des poteaux... J'en conçois depuis une défiance vigilante à l'égard des discours volontaristes ou hâbleurs qui sonnent faux par rapport à une perception prescrivant que la finalité du sport ne peut en aucun cas être réduite aux acquêts de la seule et unique victoire. Mais, qu'au contraire, il y a plusieurs manières de triompher, les plus pérennes n'étant pas forcément les plus immédiates ou apparentes.

C'est emporté légèrement par cette pente que je fus touché, comme beaucoup de garçons de ma génération, par la « fièvre verte ». Tout débuta, de façon paroxystique, par un match non télévisé, la légendaire rencontre « retour » contre les Yougoslaves d'Hadjuk de Split, gagnée au terme des prolongations par 5 à 1 et effaçant une défaite 1 à 4 lors du duel « aller ». Le lendemain de cet incroyable, de ce fabuleux retournement de situation, tandis que je lisais, selon mon habitude, la rubrique « Sport » du quotidien régional, *L'Union*, je fus totalement subjugué, un sentiment dont je garde le clair souvenir, par le titre choisi pour coiffer l'article qui relatait l'acte fondateur, le premier exploit de l'épopée européenne du club du Forez : « Impossible n'est pas stéphanois ! ». Dorénavant acquis à la cause de l'A.S.S.E., je couvris les murs de ma chambre de posters de Curkovic, Piazza, Bathenay... et bien sûr Rocheteau car je m'abandonnais naïvement à l'adulation candide qu'il déclencha malgré lui et au sujet de laquelle il procura à ses jeunes admirateurs la leçon profitable et durable d'un détachement plein de dignité. Je me mis surtout à suivre passionnément chaque partie, notamment celles à l'échelle continentale, disputée par les hommes placés sous la direction de Robert Herbin. La remontée aux dépens de Ruch Chorzow, l'imprévisible dénouement face à Kiev, l'héroïque résistance affichée par deux fois contre le P.S.V. Eindhoven, le revers injuste provoqué par le pragmatisme du Bayern de Munich, l'ultime chevauchée devant le Liverpool F.C., forment, avec quelques autres chapitres écrits à la même époque comme la pièce en deux actes ayant mis aux prises l'équipe de France, décomplexée justement par la geste stéphanoise, à celle de Bulgarie, les plus belles pages de mon livre d'or du football français. Le match à Ibrox Park contre les Rangers de Glasgow présente cependant une originalité. Alors qu'avec mon père, nous regardions ce choc, notre obsolète poste de télévision tomba en panne, nous obligeant à nous replier sur le transistor. En fonction des préférences paternelles, il est vraisemblable que nous avons écouté Europe 1. Quoiqu'il en soit, je garde de cet épisode la certitude qu'« à la radio l'écran est plus large » et il m'arrive encore de privilégier celle-ci, a fortiori depuis que les commentaires de consultants, qui font penser aux médecins de Molière, se sont substitués à la verve proverbiale de

Thierry Roland ! C'est de nouveau grâce aux ondes radiophoniques que j'ai vibré au printemps 1977 au dernier grand fait d'armes de ces Verts, la victoire 5 buts à 1 à la suite de la prolongation contre le F.C. Nantes. Ce triomphe ouvrait les portes d'une troisième finale et d'autant de victoires en quatre ans pour l'A.S.S.E. en Coupe de France. Paradoxalement, la satisfaction de voir les Stéphanois revenir au Parc des Princes allait rapidement se transformer en dilemme cornélien. En effet, l'adversaire qu'ils devaient affronter, le Stade de Reims, était le club auquel la proximité géographique, qui me permettait de fréquenter la vétuste enceinte portant le nom d'Auguste Delaune, m'attachait. Je me suis ainsi trouvé dans une ambivalence fondamentale, écartelé entre les deux objets de ma prédilection footballistique et ce soir-là, cas unique, la victoire de Saint-Etienne, qui plus est entachée d'un arbitrage contestable, souffrit l'embarras.

Aujourd'hui, je conserve pour l'A.S.S.E et le Stade de Reims un attachement spécifique auquel, entraîné et inspiré par mon ami Marc Barreaud, j'ai ajouté celui que j'accorde au Club Sportif Sedan-Ardenne. C'est peut-être la complexité et les incohérences de ce ménage à trois, aggravées singulièrement par l'hostilité carnavalesque qu'entretiennent les supporters des deux équipes champardennaises, qui m'ont conduit à privilégier pour ma vie privée une monogamie endurcie... sorte de Thébaïde rassurante au cœur d'un monde convulsionné par la bougeotte et dans lequel la place des fêtes de mon village est désormais désertée par les jeunes footballeurs...

Quelque chose d'ineffable semble avoir été oublié et cet oubli fait qu'aimer le football tranquillement, comme un simple dérivatif à la fois captivant et puéril, ressort d'une inclination devenue désuète. En effet, sous l'emprise concertée et asphyxiante de l'économie et de la sociologie, prévaut désormais l'appréhension de ce sport comme un fait social total, selon l'antienne en vogue, ou comme une pratique culturelle, par le prisme devenu triomphant du terme « culture », utilisé de façon indifférenciée dans un sens émoussé et de facto insignifiant pour tous les loisirs. Cela conduit parfois, souvent, à se sentir étranger dans le nouveau discours clérical « d'un monde moderne qui », ainsi que nous l'a appris Charles Péguy, « fait (encore et toujours) le malin » et saccage l'intuition que le football est, ou plutôt aurait dû rester, un divertissement pour âmes simples. Ce sentiment, à contre-courant de l'air du temps, mais forgé dans le métal malléable quoiqu'inoxydable d'une ingénuité, d'une innocence assumées et sans doute recherchées, bien que furtivement revendiquées, interfère pourtant favorablement avec une quiétude qui accompagne harmonieusement l'aria de la nostalgie inhérente à l'éloignement.

Chez ceux que les hasards de la naissance et les balbutiements de la société du spectacle ont immergé dans l'onde stéphanoise à l'âge où l'effervescence est consubstantielle à l'être et où il est encore loisible d'être persuadé que la vie n'est bonne que lorsqu'elle est ponctuellement enchantée par les péripéties dérisoires du sport en général et du football en particulier, exulte alors une prédilection immarcescible pour les Verts, qui accompagne et singularise la part éthérée de l'existence, même après que l'exaltation juvénile s'est à jamais dissipée dans les brumes mémorielles. Cette part héritée des primes années, qui peuvent être ainsi en tout point qualifiées de « vertes », préserve et même sublime l'esprit du jeu intrinsèque à l'enfance et tellement étranger à notre époque qui, comme l'a pertinemment et subtilement démontré Paul Yonnet⁴, lui a substitué, sous les fourches caudines d'un libéralisme déchaîné et d'une financiarisation à outrance, l'esprit dévoyé du sport, sorte d'ectoplasme vilement inféodé à l'efficacité et à la performance à tout prix.

Antérieure à la chute, l'histoire sportive du club de Saint-Etienne de 1972 à 1978 peut être transcendée en un mythe, celui des Verts ayant évolué dans un lieu extraordinaire, « le Chaudron », où ils réalisèrent des exploits fantastiques. La construction d'un paradis perdu au sein duquel le football était beau peut donc être envisagée et il est plaisant de feindre d'y croire, ce qui en dernier ressort est certainement une autre façon de faire le malin et de paraître, malgré tout et à son corps défendant, moderne. Pourtant, préférer en matière de ballon rond la légende à la prétendue objectivité des faits ou pire des résultats est une façon de regretter, à la suite d'Eduardo Galeano, que « l'histoire du football (ait été) un voyage triste du plaisir au devoir, (...) de l'audace à la peur »⁵ et de refuser qu'en ce domaine aussi le présent ne pèse sur le passé au même titre que le bilan comptable, les statistiques se sont substitués au récit. À travers celui qui va suivre, il s'agit bien de s'efforcer, à coup sûr maladroitement et sans doute vainement, de sauver de l'oubli, de ressusciter ceux qui ont su jadis attiser notre ferveur alors que l'ombre du temps s'est étendue sur leurs prouesses et que le glas de la fin de carrière, cette « petite mort » du sportif, a sonné depuis longtemps⁶. Le dessein timidement et naïvement baudelairien est ainsi de « faire redire aux morts rajeunis leurs passions interrompues »⁷, tout en assumant pleinement le fait

⁴ Paul Yonnet, *Une main en trop. Mesures et démesure : un état du football*, Paris, De Fallois, 2010.

⁵ Eduardo Galeano, *Le football, ombre et lumière*, Castelnau-le-Lez, Climats, 1998.

⁶ Michel Platini a ainsi déclaré : « Je suis mort à 32 ans, le 17 mai 1987 », c'est-à-dire le jour de son dernier match ; tandis qu'Antoine Blondin a écrit : « Le champion est un homme dont le destin est de mourir deux fois » in *L'Ironie du Sport. Chroniques de L'Équipe 1954-1982*, Paris, François Bourin, 1988.

⁷ Charles Baudelaire, *L'art Romantique*, Paris, G.F. Flammarion, 1999.

que « si fidèle qu'on soit et qu'on veuille être à la véracité des événements rapportés, le temps du récit est toujours le temps du mythe »⁸, le temps de la révérence due aux hommes d'hier qui comme ceux d'aujourd'hui ont fait ce qu'ils pouvaient mais, semble-t-il, avec moins d'arrogance et en tout cas sans instruire le procès permanent et suffisant de ceux qui les ont précédés. Il apparaît ainsi souhaitable de réhabiliter la geste inaboutie et de refuser la tyrannie d'une réalité qui se revendique toujours comme irrévocable car étayée par la litanie du quantifiable à une époque où, dans trop de secteurs, nous refusons pourtant de croire à ce que nous savons, et en l'occurrence à la généralisation et à l'institutionnalisation dans celui du sport de haut niveau et de forte audience de la tricherie par le biais de la loi d'airain de la corruption, du dopage et de la violence, triptyque dont l'Olympique de Marseille en 1993, Richard Virenque en 1999 et Zinedine Zidane en 2006 ont été, au cours de ce dernier quart de siècle pour la France, trois des figures tout aussi emblématiques qu'immédiatement exonérées et même justifiées, voire glorifiées. Rejeter à la fois le voile et le dévoilement, rester dans cet entre-deux, à mi-chemin de l'enchantement spontané, désormais inaccessible à qui s'est définitivement éloigné des rivages oniriques de l'enfance, et du désenchantement, cultivé par les esprits forts, dédaigneux et rationnels qui allèguent qu'à eux on ne la jamais fait, que le temps des compétiteurs est définitivement établi et que seule la victoire importe même au prix du dessèchement, c'est laisser l'opportunité, peu vraisemblable mais poétique et donc indispensable, au retour du football d'hier, à la résurgence de l'esprit du jeu, au hasard des poteaux carrés.

Aimer le football conduit à aimer les Verts et incite inexorablement à la rétrospection, à se retourner vers un monde, sans doute ni pire ni meilleur mais perdu et dès lors nimbé de l'aura des souvenirs. Cela participe d'un rapport ambigu à la nostalgie, cette « douleur du retour », qui est à la fois « souffrance qui vous tient quand on est loin » et « peines que l'on endure pour rentrer » car les tentatives de rapprochement vers sa jeunesse participent irrémédiablement à la dissolution même du projet. Mais, en dernier ressort, cette nostalgie bienheureuse permet d'être animé par « ce sentiment envahissant et doux (qui est) une fiction choisie »⁹ et par la certitude, désormais proscrite, que c'était mieux avant. Dans cet avant que les amateurs de football ont le privilège, comme le peuple romain dont parle Tite-Live, de pouvoir « embellir de fables ».

Alain Colzy

⁸ Danièle Sallenave, *Le don des morts – Sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1991.

⁹ Barbara Cassin, *La Nostalgie – Quand donc est-on chez soi ?* Paris, Autrement, 2013.

OUVERTURE

DU SPORT AU MYTHE

La réception contrariée du football en France

Lorsque le 26 juin 1933, Pierre Guichard fonde l'Association Sportive de Saint-Etienne (A.S.S.E.), il y a à peine plus d'un an que le football français s'est officiellement converti à la pratique professionnelle, puisque la Fédération Française de Football-Association (F.F.F.A.) a reconnu la rémunération des joueurs à l'issue d'une réunion tenue les 16 et 17 juin 1932. Cette décision met un terme à une évolution lente et convulsive qui s'est déroulée sur six décennies, si l'on accepte comme date de présentation sur les fonts baptismaux, celle de la création en 1872 du Havre Athletic Club, traditionnellement reconnu en tant que doyenne des institutions hexagonales vouées à l'exercice du ballon rond. Le football ne s'impose cependant de façon patente dans la cité de l'embouchure de la Seine qu'au cours de la décennie 1890, point de départ de son développement pérenne et de sa diffusion depuis les trois bastions originels constitués par Paris, le Nord et évidemment la Normandie.

L'essor du football en France est donc tardif comparativement à l'Angleterre, la nation qui a initié le processus conduisant dans la deuxième moitié du XIX^e siècle à la codification des sports. Ces derniers y ont bénéficié de leur appréhension très positive par la société industrielle en formation. Car, celle-ci les concevait, du fait des aptitudes à la concurrence et à la compétition mises à contribution, telle une forge sur laquelle les caractères pouvaient être travaillés dans le sens des esprits de discipline et d'initiative jugés indispensables à la réussite du tropisme dit libéral. C'est dans cette perspective que, le 26 octobre 1863 à la Freemasons Tavern dans le quartier londonien de Covent Garden, la Football-Association (F.A.) est instaurée pour promouvoir le « dribbling game ». Dès lors, les pratiquants de ce sport profitent d'un meilleur encadrement et de compétitions plus régulières pour bonifier leur « art » et le faire évoluer dans le sens du « passing game ». Dans un contexte d'attractivité et de popularité grandissantes de celui-ci, des rétributions illicites commencent, à partir de la décennie suivante, à être accordées aux joueurs les plus talentueux, mais insuffisamment nantis pour se permettre de délaisser leurs professions afin de s'adonner totalement à ce qui reste avant tout un loisir. L'habitude, au fur et à mesure que le football s'affirme comme le « people's game », fait cependant force de loi et conduit finalement à la légalisation du

professionnalisme par la F.A. en juillet 1885, soit près d'un demi-siècle avant la France.

A contrario, le retard hexagonal est conforté par l'attitude défavorable de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques (U.S.F.S.A.). En effet, cet organisme, fondé en 1887 et dont les dirigeants à l'instar des autres promoteurs de l'activité physique dans notre pays, tels Georges de Saint-Clair ou Pierre de Coubertin, sont d'extraction privilégiée, décide de mauvais gré de prendre en charge au cours des années 1890 un sport trop populaire à son goût. Le football est d'ailleurs plus communément dénommé à cette époque « association » pour le distinguer du rugby, à qui est réservé l'appellation de « football » et qui est considéré comme le seul digne d'estime et d'intérêt. Conformément à ce préjugé, le dessein larvé qui anime l'U.S.F.S.A. est d'entraver le développement de l'« association », au nom d'une conception condescendante et ségrégative de la distinction, inhérente à un ethos de classe prescrivant l'entre-soi. A ce titre, la prise de position intransigeante en faveur de l'amateurisme s'apparente à un moyen radical d'exclusion de la sphère sportive des personnes issues des couches populaires. Sont ainsi ostracisées celles qui selon Victor Hugo « s'appellent vulgus, plebs, la tourbe, la foule (et) sont ce qui murmure, applaudit, siffle », soit toutes sortes de manifestations vécues comme turbulentes et de facto inacceptables par les instigateurs de la norme éthique. Faire obstacle à une pratique financièrement intéressée du sport et par ce biais à sa démocratisation constitue donc pour l'U.S.F.S.A. un souci prioritaire, une obligation ardente. Tranchant avec cette obsession, l'évolution concomitamment à front renversé du football au sein du berceau britannique sonne tel un tocsin qui rend d'autant plus harmonieuses les trompettes de la renommée embouchées en faveur du rugby en France.

Malgré l'attrait grandissant pour le ballon rond dont l'envol irrésistible devrait l'inciter à réviser ses préventions, l'U.S.F.S.A. s'entête. Elle prend pourtant, mais de manière précisément malintentionnée, l'initiative de la création, le 21 mai 1904 à Paris, de la Fédération Internationale de Football-Association (F.I.F.A.). Son objectif consiste, en devenant l'unique institution nationale reconnue par six de ses homologues européennes et par conséquent la seule habilitée à régenter les rencontres entre les équipes hexagonales et étrangères, à accroître sa capacité de phagocytage du football français. Cependant, rapidement mise en minorité par les cofondateurs de la F.I.F.A., notamment les instances belges et néerlandaises, qui dénoncent son intransigeance bornée vis-à-vis de la F.A., coupable à ses yeux d'être le cheval de Troie du professionnalisme, l'U.S.F.S.A. est vite exclue de la nouvelle organisation mondiale. Elle y est remplacée par le Comité français interfédéral (C.F.I.), instauré le 23 mars 1907 sous l'égide de Charles Simon, un jeune dirigeant véritablement attaché à l'essor du football. Ce dernier,

désormais sincèrement soutenu, peut donc s'épanouir sans entrave et devenir progressivement en France le plus prisé des sports. La transformation du C.F.I. en F.F.F.A., le 7 avril 1919, concrétise ce processus.

Saint-Etienne, une petite France

A Saint-Etienne, la pratique du football, comme très souvent ailleurs en France, a été précédée et considérablement contrariée par celle du rugby. La préfecture de la Loire suit en effet la tendance initialement édictée par les instances dirigeantes du sport au nom des principes de la distinction sociale et de la défense inhérente de l'amateurisme. Il en découle que « le rugby est le seul sport (collectif) qui bénéficie avant 1914 d'une structuration par des clubs, des fédérations, des calendriers, des terrains aménagés. (Il est donc) le grand sport collectif de la Belle Epoque à Saint-Etienne » où dix clubs sont créés de 1898 à 1912. A contrario, « le football (...) n'est pas signalé dans les pratiques physiques scolaires et militaires, (...) (sa) pratique (...) est (...) présente seulement dans quelques clubs de rugby (...) comme entraînement. (...) Un seul club de football existe avant 1910 : l'Amical Football Club. »¹⁰ L'exercice institutionnalisé du ballon rond n'a ainsi pris son essor qu'au cours des années 1920 dans la cité du Forez où, à l'exemple de la majeure partie du territoire français, l'inversion des trajectoires du football et du rugby est une conséquence collatérale, inattendue, mais compréhensible de la Première Guerre mondiale.

Les partisans de l'ovalie paient tout d'abord leur engagement militaire dans ce conflit d'un prix du sang relativement plus élevé en raison de leur fréquente affectation dans des postes davantage exposés au front. De fait, en ce qui concerne le haut niveau, sur les 424 sportifs « morts pour la France » recensés, 121 sont des rugbymen¹¹ et, plus généralement, « le rugby français a vu disparaître la moitié de ses joueurs mobilisés ». Encore convient-il d'ajouter à cet effroyable bilan « les blessés si gravement atteints qu'ils ne pourront plus jamais jouer. »¹² Les quinzistes de Saint-Etienne n'échappent pas à ces macabres décomptes comme le rappelle une plaque

¹⁰ Stéphane Merle, *Politiques et aménagements sportifs en région stéphanoise*, Paris, L'Harmattan, 2008.

¹¹ Selon Michel Merckel, responsable d'un projet d'édification d'un monument aux sportifs « morts pour la France ». Cf. *Le Monde* du 28 mai 2014.

¹² Henri Garcia, *La fabuleuse histoire du rugby*, Paris, Éditions de la Martinière, 1993.

commémorative apposée de 1931 à 1998 dans les entrailles du stade Geoffroy-Guichard¹³.

À l'inverse, les adeptes du football profitent à différentes échelles de facteurs propices au développement de leur sport de prédilection. Au niveau national, outre un tribut démographique moins terriblement meurtrier, ils bénéficient de la concentration et du brassage au front de millions d'hommes qu'il faut distraire pendant les longs moments de répit et d'ennui occasionnés par la guerre de position qui est aussi une guerre d'attente. Et, à cet effet, ils disposent de l'entremise de pratiquants, notamment britanniques, plus ou moins avertis mais indéniablement prosélytes. La propagation ainsi entamée se répercute a posteriori dans l'ensemble de la France. En outre, le football tire peut-être avantage par rapport au rugby du fait de constituer, dans un contexte où la violence la plus sidérante est normalisée, une activité qui, privilégiant la maîtrise technique par rapport à la force physique, offre une véritable possibilité d'évasion. Par ailleurs, au niveau local, le football est dynamisé par l'afflux d'affectés spéciaux dans le département de la Loire. Car, alors que les ressources en charbon ou en fer du Nord et de la Lorraine, régions plongées dans la tourmente ou annexées depuis 1870 par l'Empire allemand, sont inexploitable, le bassin stéphanois devient un des rares bastions industriels encore accessibles et pouvant contribuer à l'effort de guerre de la France. Des ouvriers spécialisés dans les métiers de la mine, de la métallurgie et surtout de l'armement sont donc transférés en provenance des territoires occupés ; singulièrement du Nord où le ballon rond avait déjà séduit de nombreux passionnés, puisque s'y trouvaient plusieurs clubs renommés, principalement à Lille, avec l'Olympique, vainqueur du Trophée de France en 1914, à Roubaix, avec le Racing Club, systématiquement finaliste de 1902 à 1908 du championnat de France de l'U.S.F.S.A. qu'il remporta cinq fois, ou à Tourcoing, avec l'Union Sportive qui prit en 1910, dans cette même compétition, la relève du voisin roubaisien. Certains des travailleurs affectés à Saint-Etienne, auxquels il convient d'ajouter des immigrants polonais, espagnols ou italiens, y diffusent par conséquent leur attrait pour le football.

L'élan impulsé se renforce après le retour de la paix grâce en particulier aux lois d'avril 1919 réduisant le temps de travail à huit heures par jour et permettant aux salariés d'avoir davantage de liberté pour profiter des loisirs. Dès lors, les fondations de clubs dédiés au football font florès dans la région stéphanoise, tandis que le rugby, dont les origines sont associées à un caractère élitiste tout aussi prononcé que malmené par l'esprit de

¹³ Cette plaque est désormais visible sous la tribune du stade Henri-Lux. Cf. Christian Sigel, *Une histoire du rugby stéphanois*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2003.

camaraderie des tranchées, décline inexorablement. Cet étiolement est d'autant plus marqué que le jeu à quinze est également confronté à la défiance des patrons des houillères et des industriels ligériens qui, fidèles à leurs convictions catholiques et aux préceptes édictés par la Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France, considèrent cette activité comme trop brutale et peu éducative.

De l'épicerie au stade Geoffroy-Guichard

À partir de la deuxième moitié des années 1920, un jeune homme, Pierre Guichard, en outre brillant coureur de demi-fond, se dépense sans compter à Saint-Etienne pour la promotion du sport. Il s'appuie pour cela sur le soutien financier de son père, Geoffroy Guichard, fondateur de la société Casino, ainsi nommée du fait de l'ouverture d'une première épicerie en 1860, au cœur de Saint-Etienne, dans les bâtiments de l'ancien casino lyrique. Geoffroy Guichard ayant repris ce commerce en 1892, alors qu'il était âgé de vingt-cinq ans, y a consacré tant de travail et d'innovation qu'il a ouvert, six ans plus tard, une première succursale à Veauche, au Nord de Saint-Etienne, et a créé dans la foulée la « Société des Magasins du Casino et Établissements économiques d'alimentation ». Disposant dès lors des moyens d'investissement indispensables à la concrétisation de ses grandes ambitions, il a pu mettre en œuvre la fabrication d'articles alimentaires commercialisés sous l'étiquette « Produits Casino », avant de déposer la marque du même nom en 1904. Par ailleurs, dans le cadre d'un paternalisme d'entreprise éclairé, inspiré par les doctrines sociales de l'Église catholique et théorisé au XIX^e siècle notamment par Frédéric Le Play, Geoffroy Guichard a instauré une politique de solidarité corporative concrétisée par la fondation d'une Caisse de prévoyance et d'assurance décès, puis, en 1905, par celle d'une Société de secours mutuels, avant de s'intéresser aux problèmes de l'habitat populaire, grâce en particulier à la Société des Cités jardins, et, enfin, d'encourager la création de caisses d'allocations familiales en 1916 et de retraite en 1923. Dans le même temps, le nombre de succursales et de concessions n'a cessé d'augmenter, avoisinant les huit cents après la Grande Guerre puis dépassant les deux mille cinq cents à l'approche du second conflit mondial.

D'autre part, tandis qu'une Amicale des employés de la Société des magasins Casino a été instituée en 1912, une section athlétique, l'Association Sportive du Casino (A.S.C.), y est intégrée le 29 mars 1920. L'objectif, « par héritage paternaliste, par vocation sportive, par visée économique et publicitaire ou (...) par volonté de contrôle »¹⁴, est de permettre à des employés de commerce, dont les conditions de travail sont

¹⁴ Stéphane Merle, op. cit.

considérablement moins éreintantes que celles des ouvriers et qui disposent donc d'un potentiel physique mieux préservé, de bénéficier de loisirs de plein air : athlétisme, cross-country... et, dès 1921, football. A travers ces activités, il s'agit par conséquent de consolider la solidarité, voire les amitiés, entre les participants et par ce biais de renforcer la cohésion au sein d'une entreprise dont la promotion est bien sûr prioritaire. A cet effet, l'A.S.C. adopte les couleurs verte et blanche qui sont celles des stores-bannes des boutiques Casino. Néanmoins, en raison de l'interdiction édictée aux clubs par la F.F.F.A. de porter le nom d'une firme, l'appellation initiale se voit rapidement substituer celle d'Amical Sporting Club. Ce changement d'identité permet, sur le modèle du Club Athlétique de la Société Générale, vainqueur de la deuxième édition de la Coupe de France en 1919 et devenu ensuite le Club Athlétique des Sports Généraux, de se conformer aux règlements tout en conservant le sigle et subrepticement la référence proscrite. Ce premier écueil administratif contourné, l'A.S.C. connaît des débuts modestes avant d'être rebaptisée, le 17 mai 1927, Association Sportive Stéphanoise (A.S.S.) et de voir ses destinées progressivement prises en main par Pierre, le sixième des sept enfants de Geoffroy Guichard. Cependant, après qu'une section de rugby a été créée en 1929, la fusion est décidée deux ans plus tard avec le Stade Forézien Universitaire (S.F.U.), fleuron local de ce sport qui dispose de la priorité sous l'égide du principal assistant de Pierre Guichard, Henri Point, directeur des ventes au sein de la société Casino. Il est vrai que la section de football, engagée dans la Ligue du Lyonnais, n'offre aucune garantie de réussite, n'arrivant ni à contrecarrer la suprématie du rival de la ville voisine, le Club Olympique Saint-Chamond, ni même celle de l'adversaire le plus proche, le Saint-Etienne Sporting Club.

Tandis que le rugby semble avoir pris le pas sur le football dans la stratégie de promotion sportive de Casino et que Pierre Guichard assure, grâce à la bienveillance paternelle, une contribution financière indispensable pour assurer l'équipement et les déplacements des joueurs, une étape supplémentaire dans l'avènement d'un club de premier plan, sur le modèle anglais, est franchie avec la construction d'un stade. Geoffroy Guichard ayant fait, le 19 mai 1930, l'acquisition, au lieu-dit l'Etivallière, d'un terrain, certes situé à proximité d'usines sidérurgiques et de leurs cheminées déversant des fumées âcres mais a contrario bien desservi du point de vue ferroviaire, il le rétrocède à l'A.S.S. au terme d'un bail très symbolique. Une Société Anonyme des Amis du Sport, constituée le 10 août, œuvre alors à la collecte des fonds indispensables aux travaux. L'appel, lancé à cet effet, est couronné de succès et les nombreuses souscriptions, considérables pour certaines, modestes pour la plupart, symbolisent la ferveur engendrée par le projet. La nouvelle enceinte, réalisée par l'entreprise parisienne Bouhana, déjà responsable des travaux du stade olympique de Colombes, est

logiquement baptisée stade Geoffroy-Guichard en hommage au généreux évergète dont elle traduit le succès entrepreneurial. Elle comprend un terrain d'honneur, bordé d'une tribune couverte de huit cents places puis d'une deuxième¹⁵ dès 1934, un terrain annexe, une piste d'athlétisme, des aires de saut et des bâtiments de fonction, notamment des vestiaires.

L'inauguration de ce prestigieux ensemble a lieu le 13 septembre 1931. Après les cérémonies officielles qui rassemblent de nombreuses personnalités de la région, notamment le maire Antoine Durafour, autour de Pierre Bardel, chef de cabinet d'Émile Morinaud, sous-secrétaire d'État au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-arts, chargé de l'Éducation physique, l'athlétisme et surtout le rugby sont en vedette, conformément aux préférences des notabilités républicaines. La section football de l'A.S.S. doit donc se contenter du lever de rideau et de la portion congrue, d'autant qu'elle est étrillée par le récent demi-finaliste de la Coupe de France, l'A.S. Cannes, sur un score sans appel¹⁶. Il est vrai que les rugbymen n'ont guère fait mieux en étant battus, 32 points à 11, par l'A.S. Montferrandaise. Malgré ces piètres performances, Pierre Guichard ne se laisse pas détourner de son grand dessein consistant à faire « tout pour que Saint-Étienne puisse dans le monde sportif s'affirmer et se montrer digne de la renommée qu'elle s'est créée dans d'autres branches d'activité. »¹⁷ La greffe du rugby périlant parallèlement à la fusion avec le S.F.U., le succès de cette ambition résumée par le slogan « une entreprise, une famille, un club », se trouve par conséquent indissolublement lié au football. Dans cette optique, soucieux de rompre avec l'amateurisme marron qui le contraignait afin d'attirer de bons joueurs à les payer en sous-main, sans avoir toujours l'assurance de leur loyale et complète implication, Pierre Guichard décide de franchir le Rubicon du professionnalisme.

Du club des millionnaires au sauvetage municipal

En 1932, lorsque le championnat de France professionnel est instauré, l'Association Sportive Stéphanoise, profitant de l'assise financière apportée par l'entreprise Casino, est retenue de préférence au Saint-Etienne Sporting Club sans mécène ni stade. Cette décision va à l'encontre de la hiérarchie établie par les compétitions puisque le club élu évoluait jusqu'alors à l'échelon départemental, soit à un niveau inférieur de celui de son concurrent

¹⁵ Tribune appelée Henri Point en hommage à ce dernier, décédé peu de temps auparavant.

¹⁶ 9 à 1 ou 8 à 3 selon les sources.

¹⁷ *Nos Sports*, journal créé par Pierre Guichard et publié de 1924 à 1944, cité notamment dans Gérard Le Scour, Patrick Mahé et Robert Nataf, *La fabuleuse histoire de Saint-Étienne*, Paris, O.D.I.L., 1976.

local qui était engagé dans la Division d'Honneur de la Ligue du Lyonnais. Cependant la candidature de l'A.S.S. ayant été déposée trop tardivement, il lui faut attendre le millésime suivant, pour pouvoir participer, sous son nouveau nom d'Association Sportive de Saint-Etienne, au championnat interrégional, équivalent d'une Deuxième Division, qui vient d'être créé. Versée, avec huit autres formations, dans la poule Sud, l'A.S.S.E. connaît, le 3 septembre 1933 à Bordeaux, un baptême du feu victorieux par 3 buts à 2 contre le Sporting Club de la Bastidienne. Cette marque est réitérée une semaine plus tard pour la réception du Football Athletic Club de Nice lors du premier match professionnel joué dans le stade Geoffroy-Guichard. Lancée sur cette bonne dynamique, l'A.S.S.E. termine finalement deuxième de son groupe et dispute les barrages pour l'accession parmi l'élite du football français au cours desquels elle est devancée par deux clubs alsaciens, le F.C. Mulhouse et le R.C. Strasbourg. Après cette déception initiale, le club du Forez échoue encore, lors des saisons 1935-1936 et 1936-1937, aux portes de l'ascension qui s'ouvrent enfin, en 1937-1938 après qu'il a terminé dauphin du Havre A.C., et en mai 1939, à l'issue de sa première saison au sein du championnat de Première Division, l'A.S.S.E. obtient la quatrième place en s'appuyant notamment sur la meilleure défense des seize clubs en lice.

Au cours des années trente, même si leur traduction en termes de résultats sportifs se fait attendre, les grandes ambitions, de la formation stéphanoise reposent essentiellement sur l'engagement à fonds perdus de son président, Pierre Guichard, qui comble systématiquement un déficit budgétaire chronique. Cette situation vaut à l'A.S.S.E. le surnom d'« équipe des millionnaires ». D'autant, qu'outre les services d'un secrétaire général salarié, véritable cheville ouvrière du club, Pierre Marey, des joueurs renommés, et par conséquent convoités et chers, revêtent la tunique verte. Parmi ceux-ci, se distinguent des internationaux français comme les gardiens de but, Laurent Henric ou René Llense qui arrivent respectivement de l'Olympique d'Antibes dès les débuts du club en 1933 et du F.C. Sète lors de l'accession à la Première Division en 1938. Plus marquant encore est le recrutement du redoutable attaquant Marcel Langiller, dit « La Caille », venu en 1934 du Red Star et qui avait préalablement disputé avec les Tricolores la première Coupe du monde organisée en Uruguay en 1930. L'apport de talents étrangers, tout aussi spectaculaire, est particulièrement symbolisé par l'incorporation du demi droit Lubyche (Ljubisa) Stevanovitch (Stefanovic) ou de l'attaquant Ivan Bek, dont le nom a été francisé en Yvan Beck. Ces deux joueurs, nés à Belgrade, ont précédemment défendu brillamment les couleurs de la sélection yougoslave en atteignant notamment le dernier carré de l'édition inaugurale de la Coupe du monde. Par ailleurs, après être passé par le F.C. Sète et y avoir remporté la Coupe de France en 1930, succès complété pour le seul Beck par un doublé en 1934, ils ont

rejoint tour à tour pour quatre ans le Forez en 1933 et en 1937. Personnalité extraordinaire, qui mériterait un hommage beaucoup plus étoffé que l'aridité de ces quelques lignes, Beck fut en outre, à la suite de sa naturalisation, retenu à cinq reprises en équipe de France. Il est ainsi le premier joueur honoré d'une cape internationale alors qu'il opérait à Saint-Etienne. Surtout, sous le pseudonyme de « Capitaine Tito », il s'engagea pendant la Deuxième Guerre mondiale dans la Résistance et dirigea le maquis Francs Tireurs et Partisans de Bayons dans les Basses-Alpes, prouvant un véritable sens de l'honneur et un authentique courage physique, sans commune mesure avec l'usage du mot « guerrier », devenu désormais dérisoire dans le milieu du sport à force de banalisation, l'autre nom de l'insignifiance.

Ces renforts de prestige ne se traduisant pas immédiatement par des résultats à la hauteur des espérances de dirigeants impatients, la période est également caractérisée par la très forte instabilité du poste d'entraîneur, en dépit du recours à des talents étrangers jugés plus chevronnés. Se succèdent ainsi les Anglais Albert Locke en 1933-1934 et Harold Rivers en 1934, l'Écossais William Duckworth en 1934-1936 et le Hongrois Zoltan Vago en 1936-1937, avant que Duckworth ne reprenne du service pour la fin de la décennie et n'atteigne le graal avec la montée en Première Division. Mais le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale bouleverse à nouveau la donne en le contraignant à renoncer à sa fonction. Émile Cabannes, au club depuis 1936, devient alors le premier entraîneur français de l'A.S.S.E. Dans des conditions extrêmement précaires et tandis que les compétitions sont tronquées par la dislocation territoriale du pays, il conduit en 1941 ses troupes en finale de la Coupe de France de la zone libre contre le Toulouse F.C, avant de passer le relais à Ignace (Ignaz) Tax. Ce dernier, d'origine autrichienne, était devenu, après un séjour couronné de succès au Servette de Genève, le joueur phare de l'effectif stéphanois qu'il avait intégré en 1935 au terme d'un transfert conclu pour le coquet montant de 50.000 francs. Nonobstant ces incontestables lettres de noblesse conquises sur les terrains, les premiers pas de Tax à la tête de l'A.S.S.E. sont administrativement fortement entravés.

En effet, le commissaire aux sports du gouvernement de Vichy, le lieutenant-colonel Joseph Pascot, ancien international de rugby, pourfendant le professionnalisme et le recours à des athlètes étrangers comme facteurs de dévoiement de l'idéal sportif, décide, à des fins d'assainissement, le démantèlement des clubs de football. En réaction, Pierre Guichard, pourtant plutôt soucieux d'« aider à la tâche de reconstruction nationale que poursuit le gouvernement »¹⁸, mais qui voit une décennie d'efforts anéantie, démissionne le 8 février 1943 de la fonction de président de l'A.S.S.E., ne

¹⁸ *Nos sports*, 19 septembre 1940, in Stéphane Merle, op. cit.

souhaitant pas cautionner sa dissolution dans l'équipe Lyon-Lyonnois, appelée à participer au championnat fédéral organisé en 1943-1944. Malgré le caractère éphémère de cette expérience du fait de la Libération, elle provoque donc un tournant dans l'histoire du club dont la direction va désormais échapper peu à peu à la famille Guichard. D'autant que l'A.S.S.E., financièrement exsangue, est contrainte dans les années d'après-guerre de recourir au lancement de plusieurs souscriptions publiques et surtout de solliciter des subventions municipales pour ne pas disparaître.

Dans ce contexte, Tax se démène autant qu'il peut pour tirer le meilleur de son effectif mais après le coup d'éclat réalisé en 1945-1946, au cours du premier championnat de France de l'après-guerre, qui voit la formation stéphanoise échouer à un point du Lille Olympique Sporting Club et du titre, les performances deviennent beaucoup plus aléatoires et médiocres malgré la présence de quelques joueurs de premier plan à l'instar des internationaux français René Alpsteg ou Antoine Cuissard. Ainsi à l'été 1950, alors que le club vient de terminer seulement onzième de la Première Division, après avoir été éliminé en trente-deuxième de finale de la Coupe de France, et que les caisses sonnent désespérément le vide, la crise éclate. Mais si la municipalité stéphanoise de Front populaire dirigée par Louis Soulié de 1935 à 1939, conformément à la politique nationale de défiance vis-à-vis du sport-spectacle prônée par Jean Zay, refusait de s'engager en faveur d'un club professionnel de football, assimilé à une institution bourgeoise et élitiste, la donne a changé. En effet, à Saint-Etienne, désignée en 1950 ville la plus sportive de France, les acteurs publics locaux ne peuvent plus désormais laisser sombrer l'un des symboles majeurs de la cité et ils apportent donc leur contribution financière au plan de sauvetage. En contrepartie, le maire, Alexandre de Fraissinette, exige comme garantie le retour de Pierre Guichard à la présidence. Ce dernier, qui effectue un intérim de deux ans, s'assure alors les collaborations, destinées à devenir pérennes et décisives, dans le secteur administratif d'un nouveau secrétaire général chargé de remettre les finances à flot, Charles Paret, et dans le domaine sportif de Jean Snella, appelé à devenir l'architecte du club forézien.

Snella et Batteux, deux orfèvres pour un écrin

Snella, arrivé comme joueur en 1938 en provenance de l'Olympique Lillois, impose au sein de la commission sportive, pour le seconder dans une tâche qui s'annonce particulièrement ardue car il ne peut plus compter sur une politique de recrutement dispendieuse, son ancien partenaire, Pierre Garonnaire qui va progressivement s'affirmer comme le recruteur avisé des Verts. Ce dernier observe tout d'abord les équipes proches des départements de la Loire et de l'Allier pour y dénicher de nouveaux talents, tels les frères Michel et Richard Tyliniski en provenance de La Combelle, René Ferrier de

Cusset ou Georges Peyroche de Roche-la-Molière, puis il élargit son champ d'action et réussit un coup d'éclat, porteur d'avenir, en dénichant en 1957, au Cavigal de Nice, un jeune joueur extrêmement prometteur, Robert Herbin.

Dans cette nouvelle configuration et de façon assez inattendue, les résultats de l'A.S.S.E. s'améliorent. Elle atteint ainsi pour la première fois le dernier carré de la Coupe de France en 1951, performance réitérée deux ans plus tard. Puis en 1955, elle remporte son premier trophée officiel, la Coupe Drago, compétition alors fort prisée qui réunissait les formations professionnelles ayant été éliminées avant les quarts de finale de la Coupe de France. Pour l'occasion, le 4 juin 1955, les Stéphanois défont au Parc des Princes à Paris l'Union Athlétique Sedan-Torcy grâce à des buts inscrits par Dominique (Domingo) Collados et Eugène N'Jo Léa. Enfin, en 1957, en dépit d'une équipe considérablement rajeunie par le recours massif à des éléments qui avaient conquis le titre de champion de France amateur un an auparavant, c'est le triomphe dans le championnat de Première Division grâce notamment à une attaque proluxe dirigée par l'expérimenté Néerlandais « Kees » (Cornelius Bernardus) Rijvers et combinant à la conclusion l'habileté technique de Rachid Mekhloufi et la puissance dévastatrice du Camerounais Eugène N'Jo Léa, auteurs à eux deux de cinquante-quatre des quatre-vingt-huit buts inscrits par leur équipe. Ce titre ouvre aux Stéphanois les portes d'une première participation à la Coupe d'Europe des clubs champions, dont c'est alors la troisième édition. Dès les seizièmes de finale de cette épreuve, dans un stade Geoffroy-Guichard désormais débarrassé des scories nécessaires à l'athlétisme et donc transformé en une véritable enceinte dédiée au football sur un plan rectangulaire à l'anglaise, le onze, formé de Claude Abbes, Michel et Richard Tyllinski, François Wicart, René Domingo, René Ferrier, Yvon Goujon, Rachid Mekhloufi, Eugène N'Jo Léa, Jean Oleksiak et Bernard Lefebvre, affronte les Écossais des Rangers de Glasgow et, même s'il est éliminé au terme d'un match « retour » tendu et spectaculaire, il inscrit la première page d'un récit appelé à s'enrichir.

À ce temps inaugural des triomphes ou des échecs prometteurs, succède une chute aussi rapide que spectaculaire. Tout d'abord, Rachid Mekhloufi en 1958 puis Jean Snella en 1959, soit deux des hommes clés de la réussite stéphanoise, se retirent. Le premier rejoint pour des raisons politiques et patriotiques la formation du Front de Libération Nationale algérien, tandis que le second cède aux sirènes du Servette de Genève. Ainsi délaissé, le vaisseau vert prend du gîte et Pierre Guichard est rappelé dans l'urgence pour un nouvel intérim à la tête du club du 5 juin 1959 au 27 avril 1961, date à laquelle il cède la place à son vice-président, Roger Rocher, dont la fermeté garantit la capacité à tenir solidement le gouvernail. Dirigeant de la Société Forézienne de Travaux Publics, Rocher s'est par ailleurs déjà fait un

nom dans le sport en créant l'Olympique de Saint-Etienne en 1947 et en étant dix ans plus tard désigné meilleur patron sportif de France. Cependant, tandis que la valse des entraîneurs prouve par l'absurde que si personne n'est irremplaçable, Jean Snella était vraiment quelqu'un, les résultats suivent une courbe oscillatoire édifiante. Ainsi, à la fin de la saison 1961-1962, l'A.S.S.E, qui avait deux ans auparavant raté de quelques secondes une première consécration en finale de la Coupe de France face à l'A.S. Monaco, remporte cette compétition au Stade olympique Yves-du-Manoir de Colombes aux dépens du F.C. Nancy grâce à un but de Jean-Claude Baulu à quatre minutes du terme de la partie. L'allégresse de la victoire est néanmoins battue en brèche par le désarroi engendré par la relégation concomitante en Deuxième Division. Dès l'exercice suivant, avec le retour de Mekhloufi à la baguette, le redressement est engagé. Car, outre une participation à la Coupe des Vainqueurs de Coupe se concluant par une première confrontation douloureuse avec un représentant du football ouest-allemand, le F.C. Nuremberg, la remontée parmi l'élite est assurée en compagnie du F.C. Nantes, club appelé à devenir le principal rival des Verts au cours des deux décennies suivantes.

Au terme d'un peu plus d'un lustre caractérisé par des résultats soumis au régime de la douche écossaise, le temps de la maturité et de la récolte des lauriers à foison est alors arrivé. Ainsi, en 1964, tandis que Michel Durafour, premier adjoint depuis cinq ans, devient maire de Saint-Etienne avec l'ambition de modifier l'image de la ville en recourant pour cela amplement au sport, Jean Snella, ayant renoncé à la tranquillité helvétique, conduit l'A.S.S.E. pour la deuxième fois au titre de champion de France. Exploit qu'il réitère en 1967, avant de rejoindre à nouveau les bords du lac Léman. Mais, la formation stéphanoise ne subit pas, contrairement à ce qui était advenu en 1959, le contrecoup du départ de son mentor. En effet, elle est dorénavant solidement structurée autour de joueurs confirmés et internationaux, arrivés encore jeunes comme Robert Herbin ou déjà expérimentés à l'instar de Bernard Bosquier transféré de Sochaux pour quatre cent mille francs, qui encadrent de jeunes pousses talentueuses telles Georges Bereta, Jean-Michel Larqué ou Hervé Revelli. Surtout, la succession de Snella ne laisse pas l'équipe orpheline puisqu'elle prend la forme d'un passage de témoin avec Albert Batteux. Sans aller jusqu'à une proche amitié, l'estime réciproque, la communauté d'esprit entre les deux hommes qui ont appris à se connaître lors de l'épopée de l'équipe de France en Suède en 1958, est une garantie de continuité. Batteux ne manqua d'ailleurs pas de se féliciter du « somptueux cadeau » qui lui avait été fait, ajoutant : « l'équipe (...) championne de France » recélait une formidable « qualité dans une remarquable éducation technique » avec « chez tous les joueurs un étonnant goût du travail bien fait : rien de ce qu'ils faisaient n'était différent de ce qui se pratiquait ailleurs, mais c'était beaucoup mieux

exécuté. (...) Cette application dans le moindre geste (...) donnait à l'équipe une assurance technique qui fut la première cause de l'ascendant qu'elle devait prendre sur ses concurrentes. Cette recherche de la perfection (...) par la qualité du travail de balle, c'est l'œuvre impérissable de Jean Snella. »¹⁹

Après la troisième place conquise en Coupe du monde à la tête de la sélection tricolore, les cinq victoires en championnat de Première Division, les succès dans les Coupes de France²⁰ et Latine, ainsi que les deux finales de Coupe d'Europe des clubs champions connus avec le Stade de Reims, Batteux complète donc dans le Forez un palmarès qui en fait l'entraîneur le plus titré et le grand homme du football français. La sarabande des succès se perpétue par conséquent pour les Verts, que sont venus par ailleurs renforcer dès 1967 les internationaux français, Georges Carnus, et yougoslave, Vladimir Durkovic, ainsi qu'un joueur prodigieux et inattendu en provenance du Mali, Salif Keita. Trois titres de champions de France supplémentaires en 1968, 1969 et 1970 assortis de deux doublés du fait des triomphes en Coupe de France en 1968 et 1970, ce dernier sur la marque sans appel de 5 buts à 0 en finale contre le F.C. Nantes, sont alors conquis. D'autre part, le 1^{er} octobre 1969, le premier exploit continental est réalisé face au Bayern de Munich. Battus sur la marque de deux buts à zéro à l'occasion du match « aller » des seizièmes de finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, les Stéphanois renversent en effet la situation dans leur antre de Geoffroy-Guichard en l'emportant grâce à deux buts d'Hervé Revelli ponctués par celui décisif de Salif Keita.

Le règne hexagonal de l'A.S.S.E. semble alors devoir se prolonger, a fortiori lorsqu'au printemps 1971 celle-ci se trouve solidement installée en tête de la Première Division après un résultat nul chez son dauphin, l'Olympique de Marseille. Mais les dirigeants du club provençal, qui ne parviennent pas à détrôner leur rival sur le terrain, déclenchent une vaste opération de déstabilisation du club forézien en prenant contact à des fins de transfert avec deux de ses joueurs cadres, le gardien Carnus et le défenseur central Bosquier. Courroucé, le président Rocher décide alors, contre l'avis de Batteux, la mise à l'écart des deux renégats. Ce coup de force, destiné à renforcer l'autorité présidentielle, se traduit, à court terme, par un effondrement sportif, conduisant à la perte d'un cinquième titre consécutif qui semblait déjà promis et, à moyen terme, au retrait de Batteux. Ce dernier, homme d'une exceptionnelle grandeur d'âme, tout en gardant de la

¹⁹ *Miroir du football* n° 344, été 1979.

²⁰ En tant qu'entraîneur ; sous la direction d'Henri Roessler, et cette fois seulement dans la tenue du joueur, Batteux fut également vainqueur du championnat (1949) et de la Coupe de France (1950).

considération pour l'éminent travail de dirigeant réalisé par Rocher, supporte en effet de plus en plus mal le caractère ombrageux et parfois tyrannique de celui-ci. Il décide donc de façon très honnête et cohérente de passer la main à la fin de la saison 1971-1972.

C'est alors un nouveau chapitre de l'histoire de l'A.S. Saint-Etienne qui s'ouvre. Dans l'écrin patiemment ciselé par Snella puis par Batteux, Herbin, qui leur succède comme entraîneur et a été « élevé dans le sérail », perpétue alors « une forme de travail dont il avait lui même, mieux que quiconque, démontré la remarquable efficacité »²¹ et s'apprête à faire franchir aux Verts l'ineffable limite qui sépare l'histoire du mythe.

²¹ Albert Batteux in *Miroir du football* n° 344, op. cit.

ACTE I
L'AUBE
(1972-1974)

Une ère nouvelle

Le printemps 1972 marque indéniablement une rupture dans la riche histoire de l'Association Sportive de Saint-Etienne. Tout d'abord, parce que l'une des plus belles équipes vertes de tous les temps, championne de France quatre fois consécutivement (de 1967 à 1970), deux fois victorieuse en Coupe de France (1968, 1970) et capable de remonter deux buts au Bayern de Munich dans le cadre de la Coupe d'Europe (1969) achève d'être démembrée. Aux départs de Roland Mitoraj (Paris Saint-Germain), en 1970, Georges Carnus, Bernard Bosquier (Marseille), Vladimir Durkovic (Sion), Francis Camérini et Hervé Revelli (Nice), en 1971, vont bientôt s'ajouter, en effet, ceux de Georges Polny, Spajose Samardzic, Salif Keita et Robert Herbin. Mais c'est surtout celui d'Albert Batteux, l'entraîneur le plus titré du football national, jadis guide du Stade de Reims et de l'équipe de France, neuf fois couronné champion en tant que joueur puis dans le rôle de l'entraîneur, et quatre fois vainqueur de la Coupe de France, qui frappe les esprits. Attachant davantage d'importance aux rapports humains qu'aux affaires financières, s'intéressant beaucoup plus à la manière qu'au résultat, Batteux a mal vécu certains épisodes traduisant l'évolution mercantile du sport professionnel. Il s'est brouillé avec le président Roger Rocher à la suite de l'« affaire » Carnus-Bosquier, dont la gestion maladroite et psychorigide a, selon lui, coûté un septième titre à l'A.S.S.E., les deux piliers de la défense stéphanoise étant brutalement écartés dans la dernière ligne droite de la compétition cependant que Marseille les convoitait en vue de la saison suivante, du fait que leur contrat parvenait à son terme. Batteux ne se range pas davantage aux vues de son patron, furieux, lorsque Salif Keita, l'avant-centre malien auteur de près de deux cents buts sous le maillot vert, exploite habilement une faille juridique pour se libérer de son contrat afin d'en signer un plus avantageux ailleurs. Conscient qu'une page doit se tourner, Rocher ne retient pas son prestigieux technicien, avec lequel il ne semblait plus réellement capable de s'entendre. Il décide de solder l'encombrant héritage des glorieuses années soixante et de repartir de zéro, à tout le moins sur le plan sportif, conduisant le club dans une nouvelle voie, vers une aventure qui apparaît alors bien audacieuse et n'offre guère de garanties de succès.

L'homme à la pipe propose ainsi la direction de l'équipe à son capitaine Robert Herbin. Associé à tous les triomphes du club depuis son arrivée en 1957, pondéré, respecté de ses partenaires, « Robby » connaît la maison et la chanson mieux que tout autre : « dans cette ville que rien ne prédisposait particulièrement au professionnalisme, des hommes ont patiemment construit un club exemplaire »²² expliquera-t-il un peu plus tard dans cette année 1972. Mais, pour l'heure, il n'a que trente-trois ans et hésite à mettre un terme à sa carrière de footballeur. Diplômé et major de sa promotion après un ultime stage à l'I.N.S.E.P., il est habilité à entraîner une équipe de Première Division. Le 14 mai, il dirige une première fois les Verts, à l'occasion d'un match amical disputé à Auxerre. Au terme d'une légitime période d'observation et d'un indispensable mais bref temps de réflexion, il accepte de relever le défi lancé par Rocher. L'ancien joueur de l'équipe de France met deux conditions à son engagement : disposer d'un contrat suffisamment long (quatre ans, en l'occurrence) pour bâtir une œuvre solide, d'une part, et jouir d'une grande liberté d'action, d'autre part, ce que son président lui accorde sans rechigner. Avant même d'avoir officiellement renoncé à sa carrière de joueur, Herbin semble savoir clairement où il souhaite aller : « j'ai beaucoup connu comme joueur et je pense qu'il est bon de faire profiter les jeunes de cela. (...) Ma carrière à Saint-Etienne a été guidée par deux entraîneurs aussi qualifiés que Jean Snella et Albert Batteux. Mes conceptions correspondent aux leurs et je crois avoir assez de personnalité pour les communiquer » explique-t-il dans un ouvrage écrit à la gloire de l'A.S. Saint-Etienne²³. Un peu plus tard, il précisera tout de même son souhait de ne pas être écrasé par l'ombre de ses deux considérables prédécesseurs, auxquels il voue « la plus grande admiration » et il sait gré de l'« avoir formé », ajoutant aussitôt qu'il sait aussi « que la meilleure part de moi-même, c'est mon propre tempérament. Chaque fois que j'ai essayé de les imiter trop aveuglément, j'ai commis une erreur, car ce n'était pas moi qui agissais. Je dois donc me résoudre à faire appel chaque jour davantage à ma personnalité. » Il professe par ailleurs, s'affranchissant définitivement de la tutelle de ses prestigieux mentors : « en tant qu'entraîneur, je prônerai le résultat. Je demeure persuadé qu'à deux reprises, Saint-Etienne aurait pu réussir une bonne carrière en Coupe d'Europe, s'il avait pu défendre un résultat. (...) Mais en France, on ne sait pas ou on ne veut pas agir de la sorte. C'est une lacune. Il y a des leçons qu'il convient de retenir. » Quant à Rocher, qui préside le club depuis 1961, il paraît désireux d'améliorer « le domaine technique, (qui) doit être développé et renforcé. Des projets prennent corps (...) pour la saison 1972-1973 avec un médecin permanent et un professeur d'éducation physique pour aider et épauler l'entraîneur. Cela nous permettra de devenir encore plus professionnels et de nous rapprocher

²² *L'Equipe*, 8 novembre 1972.

²³ Pierre Lagoutte, *L'A.S. Saint-Etienne, Vert espérance*, Verviers, Marabout, 1972.

de ce qui se fait de façon courante à l'étranger. »²⁴ Le 27 mai 1972, dans une ambiance délétère qui marque la fin d'un cycle, Saint-Etienne perd lourdement à Nîmes (4-0) le dernier match de la saison. L'ère Batteux s'achève ; celle d'Herbin peut commencer.

Dans un premier temps, il va falloir reformer une équipe de valeur, après la saignée de l'intersaison. Ainsi, Salif Keita, précurseur des footballeurs errants du monde postmoderne, s'en va donc quérir fortune loin du stade Geoffroy-Guichard. Alors qu'il vit en marge du groupe stéphanois depuis le printemps 1972, il s'engage au mois d'octobre, et tandis que la saison sportive est déjà bien entamée, en faveur de Marseille, l'ennemi intime de ces années 1970, mais il ne demeurera qu'une petite saison sur la Canebière avant de poursuivre en Espagne, au Portugal et aux Etats-Unis son destin d'athlète itinérant. Georges Bereta résume le sentiment général : « sans lui (Salif Keita), on jouera peut-être plus collectivement, mais il marquait tout de même beaucoup de buts et désorganisait les défenses adverses. Cependant on ne doit plus compter sur lui et faire le maximum avec nos possibilités actuelles. »²⁵ Pendant l'été, l'A.S.S.E. libère également Georges Polny, son fidèle arrière gauche qui est recruté par Monaco, et le Yougoslave Spajose Samardzic qui, blessé, semble perdu pour le football, prônant par ailleurs le gardien de but Gérard Migeon au club de Deuxième Division de Toulon. Ajoutés au retrait d'Herbin, qui admet qu'il a « tiré un trait sur la compétition professionnelle car il est difficile de concilier l'entraînement et la préparation individuelle », ces mouvements créent un certain vide qui n'inquiète pourtant pas outre mesure les dirigeants stéphanois, persuadés de tenir, avec une petite dizaine de jeunes joueurs issus de l'équipe qui remporta, en 1970, la Coupe de France réservée aux « Juniors », une relève de tout premier ordre. Christian Lopez (contrat de sept ans), Alain Merchadier, Jacques Santini, Christian Synaeghel, Christian Sarramagna, Patrick Revelli (six ans de bail, pour chacun d'entre eux) et Pierre Repellini (cinq ans) paraphent ainsi des engagements dont ils regretteront peu après la longueur inhabituelle²⁶ mais qui garantissent la pérennité du projet sportif

²⁴ Pierre Lagoutte, op. cit..

²⁵ *La Tribune – Le Progrès*, 18 juillet 1972.

²⁶ Ils s'en plaindront en effet lors de la retentissante grève des footballeurs « pros », qui surviendra au début du mois de décembre 1972, lorsque les dirigeants des clubs entendront revenir sur une partie des acquis garantis aux joueurs par la charte du football professionnel : « On ne nous a pas laissé le choix. Nous signions pour six, sept ou huit ans ou nous restions amateurs ou stagiaires jusqu'à vingt-quatre ans. (...) Nous comprenons les raisons des dirigeants, leur désir légitime de bénéficier du travail de formation qu'ils ont effectué auprès de nous, de donner à un club un certain esprit et une stabilité indispensables, mais nos contrats ne nous en paraissent pas moins d'une durée trop longue » déclareront-ils au journal *L'Equipe*, dans l'édition datée du 5 décembre 1972.

porté par le président Rocher et Robert Herbin. Quelques « anciens » sont voués à encadrer ces Marie-Louise : le gardien de but André Castel, deux défenseurs, l'international José Broissart et le Forézien fidèle Gérard Farison, les « demis » Jean-Michel Larqué, Daniel Sanlaville et Aimé Jacquet, qui signe pour une année supplémentaire après avoir surmonté une grave blessure, et les attaquants Georges Bereta, capitaine de l'équipe, et Patrick Parizon. Par philosophie, Herbin souhaite s'appuyer sur un groupe jeune, qu'il polira sans hâte avec l'aide d'une poignée d'éléments plus âgés, voués à représenter ses relais sur le terrain. A cet effet, il compte plus particulièrement sur Farison et Bereta, les régionaux de l'étape au même titre que Jacquet, et sur Larqué, qui fait preuve d'une grande maturité, en dépit du fait qu'il n'a encore que vingt-cinq ans. Mais « Robby » juge, au moment d'effectuer ses premiers pas dans la carrière d'entraîneur, qu'il lui manque au moins deux bons joueurs aptes à stabiliser sa défense, base indispensable de toute réussite dans le domaine du football.

C'est ainsi que débarquent à Saint-Etienne le gardien de but yougoslave du Partizan de Belgrade Ivan Curkovic et, un mois plus tard, l'arrière central argentin du Lanus de Buenos Aires Jose Osvaldo Piazza. Comme Broissart, Jacquet, Larqué et Bereta, Curkovic et Piazza ont porté le maillot de la sélection nationale de leur pays, gage d'expérience sans laquelle nulle ambition n'apparaît légitime. Pierre Garonnaire, le recruteur avisé du club, suivait « Curko » depuis 1967. Il fallut attendre qu'il soit autorisé à quitter la Yougoslavie titiste, à l'âge de vingt-huit ans, et l'arracher à la convoitise de Bastia, qui cherchait un remplaçant à son compatriote Ilija Pantelic²⁷, pour lui proposer enfin un contrat de trois ans. Calme, sobre, élégant, doté de qualités physiques et morales hors norme, Ivan s'imposera immédiatement comme le principal guide de la jeune arrière-garde verte. Son incroyable capacité de travail constituera également un exemple pour l'ensemble de ses partenaires. Quant à Piazza, le « libero » de la pampa, qui finira par se fixer au poste de stoppeur, et dont le transfert nécessitera des trésors de persévérance et d'ingéniosité, il mettra un peu plus de temps à assimiler les caractéristiques du football français mais il s'avérera au final tout aussi précieux, devenant l'un des plus remarquables acteurs de l'aventure européenne et constituant, selon Herbin, la « plus belle acquisition de l'histoire du club. »²⁸ Désireux d'ancrer son action dans la durée, Osvaldo

²⁷ Celui-ci demeurera in fine en Corse jusqu'en 1973, avant de rejoindre le Paris Saint-Germain.

²⁸ Robert Herbin, Jacques Murgue, *On m'appelle le Sphinx*, Paris, Robert Laffont, 1983. Après la grave crise qui a secoué l'A.S.S.E. quelques mois plus tôt, Herbin est alors quelque peu fâché avec Curkovic, et ceci peut expliquer ce qui ressemble à un revirement, puisque « Robby » tint longtemps « Curko » pour un monument, et l'un des principaux détonateurs de l'aventure stéphanoise.

s'engage pour... sept ans et se met immédiatement au travail avec l'acharnement et la conviction qui le rendront célèbre dans tout le pays.

La reprise de l'entraînement est fixée au lundi 19 juin. Piazza manque à l'appel, de même que les internationaux français, qui récupèrent de la tournée qui a suivi la fin de la saison domestique. Aux côtés des éléments déjà cités, on remarque par contre la présence de quelques jeunes stagiaires, parmi lesquels figurent trois Martiniquais, repérés par Garonnaire lors d'un voyage aux Antilles. Guy Modeste, Patrick Lugien et Gérard Janvion découvrent ainsi la métropole. Ils seront rejoints, à partir du 1^{er} juillet, par le Guadeloupéen Gérard Pinson. Modeste et Pinson, après leur passage dans la Loire, deviendront d'honnêtes défenseurs de Deuxième Division. Il n'est pas utile de rappeler la carrière d'arrière droit qui s'offrira sur le plan international à Janvion, pour l'heure avant-centre et qu'Herbin emploiera longtemps au poste d'ailier droit, puis de milieu de terrain (c'est à cette place qu'il gagnera deux fois la Coupe de France). En revanche, Lugien se fracture la rotule dès son premier entraînement, et son aventure métropolitaine tourne court ; il ne pourra jamais goûter au plaisir du statut de joueur professionnel.

Le stade Geoffroy-Guichard étant en travaux, les Verts prennent leurs quartiers d'été dans le château féodal de Goutelas, situé à cinquante kilomètres de Saint-Etienne, un lieu largement remanié durant la Renaissance, qu'ils retrouveront à plusieurs reprises afin d'y préparer les matches les plus importants. C'est donc en toute discrétion, à l'abri des murs clairs et des imposantes tours de cette vaste bâtisse chargée d'histoire, dominant symboliquement la plaine du Forez, que débute l'épopée des nouveaux Verts et que se forge leur légende. Cependant, l'état médiocre du terrain de Boën-sur-Lignon, dédié à leur entraînement estival, conduit rapidement ces derniers à retrouver la pelouse du stade Guichard, où les cadences se révèlent très soutenues. En effet, Herbin a décidé de durcir la préparation physique de son effectif, fort de dix-sept « pros ». Non par souci de rompre avec les méthodes de son prédécesseur, Albert Batteux, ni par vénération du travail athlétique, qui ne saurait représenter une fin en soi, mais parce qu'il a acquis la certitude, à rebours des pratiques empiriques prévalant depuis plusieurs années dans la plupart des clubs français, que, toutes les grandes formations européennes étant désormais préparées avec le plus grand soin, nul espoir de succès ne saurait être entretenu si de grands efforts n'étaient pas consentis par chacun au moment d'aborder l'entraînement physique et athlétique. Lors d'un entretien accordé à la télévision régionale, le nouvel entraîneur stéphanois résume clairement ses convictions, au début de cette saison 1972-1973 : « je crois qu'il faut amener les joueurs à être conscients de leurs responsabilités, à accepter une discipline librement consentie. Je ne suis pas pour des mesures ou des consignes très strictes. Bien sûr, à chaque poste, on a un rôle bien défini

mais, à partir de là, le joueur doit s'exprimer totalement. »²⁹ Alliant discipline, responsabilisation et liberté d'expression, le cadre de travail et la philosophie générale du nouveau patron technique des Stéphanois sont ainsi posés.

Le soleil d'Atvidaberg

Il demeure que, faute de repères et en dépit de l'intense préparation suivie, c'est un peu sur la pointe des pieds que les nouveaux Verts rallient la Scandinavie afin d'y jouer le premier match comptant pour la Coupe d'été, le 1^{er} juillet 1972. Située au sud-est de la Suède, la petite ville d'Atvidaberg rassemble à peine dix mille habitants. Son modeste et champêtre stade, le Koppavallen, qui peut contenir toute la population de la ville, et même un peu plus (11.500 places), abrite toutefois une très bonne équipe de football. Déjà deux fois vainqueurs de la Coupe de Suède et en tête de leur championnat, qui ne fait pas relâche durant les beaux jours afin d'anticiper l'interminable hiver nordique, les joueurs d'Atvidabergs Fotbollförening vont bientôt fêter le premier titre de champion de leur saga. En 1973, ils ne seront éliminés de la Coupe d'Europe qu'après l'épreuve des tirs au but par le Bayern de Munich, futur vainqueur de l'épreuve. Les meilleurs attaquants du pays y évoluent, parmi lesquels on doit citer Roland Sandberg et Ralf Edström, un athlétique et prometteur avant-centre que l'A.S.S.E. retrouvera sur sa route quelques années plus tard, sous les couleurs du P.S.V. Eindhoven. Qui plus est, la jeune escouade stéphanoise est privée des services de Larqué, Bereta et Patrick Revelli, tout juste rentrés d'Amérique du Sud, où ils participaient à la Coupe de l'Indépendance avec la sélection des « coqs » tricolores, et de Jacquet, qui prépare son diplôme d'entraîneur, cependant que Piazza, qui a lui aussi pris part à la « mini » Coupe du monde organisée au Brésil, n'a pas encore rejoint le Forez. C'est donc un onze très expérimental, au sein duquel débudent Curkovic et Janvion, que Robert Philippe, l'habituel entraîneur des amateurs, qui dirige exceptionnellement l'équipe car Herbin est absent, va opposer aux redoutables Vikings : Curkovic dans le but, Repellini, Merchadier, Lopez et Farison en défense, Sanlaville et Synaeghel en tant que « demis », Parizon, Santini (que remplacera en cours de partie un jeune joueur amateur de dix-sept ans nommé Dominique Rocheteau), Janvion et Sarramagna en attaque.

Quelque peu éreintés par une décade de préparation menée tambour battant, les Stéphanois redoutent le froid en s'envolant pour la Suède. Mais l'été septentrional leur réserve une surprise de taille : c'est sous un beau soleil, et par une température de 27 degrés centigrades, que va se jouer le tout premier match de cette nouvelle aventure. Le Koppavallen n'affiche

²⁹ Rhône-Alpes Actualités, 8 août 1972, INA.fr.

pas complet, et seulement deux mille curieux ceinturent l'impeccable gazon d'Atvidaberg. En manque de certitudes, l'A.S.S.E. se montre prudente en début de rencontre. L'un des premiers assauts français se conclut cependant par un but de Sanlaville. Edström (23^{ème} minute) égalise, mais Santini replace les Verts en tête juste avant le repos. Un troisième point, signé Janvion qui réussit pleinement son entrée, semble promettre un premier succès aux jeunes partenaires de Farison. Toutefois, Atvidaberg ne renonce pas. Sandberg (60^{ème}) marque un second but et le pressing des Suédois, logiquement plus en jambes, s'avère aussi étouffant en fin de partie que la chaleur de ce bel après-midi estival. Curkovic se montre alors décisif, repoussant un penalty et impressionnant tellement ses adversaires qu'ils en manquent un autre, frappé à côté du but stéphanois. Au coup de sifflet final, l'entraîneur d'un jour, Philippe, et ses jeunes joueurs savourent avec simplicité une victoire assez inattendue, qui les place déjà sur de bons rails. Le généreux soleil du comté d'Östergötland, qui brille au-dessus des maillots verts, n'est pas celui d'Austerlitz. Mais il annonce peut-être d'autres campagnes continentales, et des succès plus retentissants que celui qui vient d'être glané sur la pelouse d'Atvidaberg.

De fait, la Coupe d'été va permettre un indispensable rodage, en même temps qu'elle aura pour effet bienfaisant de donner confiance, malgré sa faible résonance, à une formation qui compte tout de même sept néo-professionnels. L'A.S.S.E. est accrochée par le Wisla de Cracovie, roi de l'antijeu au stade Geoffroy-Guichard (0-0), mais prend sa revanche en Europe orientale (1-0, but de Bereta) en prenant le hérisson polonais à son propre jeu de contre, et confirme la victoire acquise en Suède en dominant de nouveau Atvidaberg (3-0, avec Broissart et le jeune Pinson). A Berne, face aux Young Boys de la cité suisse où se disputa en 1954 la finale de la Coupe du monde, Curkovic détourne encore un penalty et ses équipiers s'envolent (5-0). Piazza débute lors de cette partie, qu'il doit jouer sous le nom et la licence de Merchadier, faute d'avoir reçu la lettre de sortie délivrée par la fédération argentine³⁰. Un match nul sans but devant les Helvètes vient conclure ce mini-championnat qui permet à Saint-Etienne de demeurer invaincu et de s'emparer de la première place de son groupe. Et un large succès obtenu à domicile contre les Anglais de Chelsea (3-0), joliment troussé devant quinze mille spectateurs, complète cette excellente préparation. Au total, les Verts ont marqué quinze buts (dont trois par Santini) et n'en ont concédé que deux, présentant un bilan très largement positif (5 victoires, 2 nuls). « Je suis satisfait mais pas véritablement surpris dans la mesure où, pour bien connaître tous les joueurs et notamment les jeunes, je les savais capables de très bien faire. Maintenant, je me garde bien

³⁰ Cette mystification est rapportée par les auteurs de l'ouvrage *Les Verts – 80 ans de légende*, Lyon, *Le Progrès*, 2013.

de tirer des conclusions définitives de tout cela, car rien n'est plus fragile qu'une équipe ; mais enfin je suis nettement plus optimiste que pessimiste » note Herbin à la veille de la reprise du championnat de France. « Je pense que l'A.S.S.E. a un effectif suffisamment solide et valable pour avoir son mot à dire dans la course au titre », ajoute-t-il, avant de conclure en émettant une idée qu'il reprendra ultérieurement, après le départ d'autres grandes figures vertes : « je ne dirais pas que le départ de Keita nous a rendu service, mais il est incontestable que sans lui, l'équipe joue différemment, plus rationnellement. Des garçons comme Larqué et Bereta ont pris conscience des responsabilités nouvelles qui étaient les leurs et, cette année, ils devraient s'épanouir totalement. » Pour « Robby », la vedette, c'est et ce sera toujours l'équipe et, tout au long de son règne vert, il placera celle-ci au-dessus de toutes les considérations personnelles, se tenant à cette ligne de conduite, quoi qu'il pût en coûter à son club.

Semailles

Les cinq premières parties du championnat confirment ce parfum de renouveau. A Bordeaux, la première formation de Première Division de l'après-Batteux est la suivante : Curkovic – Broissart, Merchadier, Piazza, Farison – Larqué, Jacquet – Janvion, P. Revelli, Santini, Bereta. « Curko » et Janvion sont donc les seuls néophytes du lot, et Larqué arrache in extremis (du pied gauche, qu'il n'utilise pourtant qu'avec parcimonie pour frapper au but !) l'égalisation, qui vaut le point du match nul, puis Nîmes (3-1) et le Paris Football Club (3-0) mordent la poussière au stade Guichard. L'A.S.S.E. ramène un point de Strasbourg (0-0) et deux de Sedan (3-1), où elle était pourtant menée à la marque. Le grand match de ce début de saison oppose les équipiers de Bereta à l'O.G.C. Nice, leader de la compétition (avec 9 points, contre 8 aux Stéphanois). En ce 15 septembre 1972, le stade Guichard, plein comme un œuf, rassemble plus de trente mille spectateurs qui espèrent le retour des grandes heures. Le départ très enlevé de ses favoris laisse espérer à la foule bruyante une franche réussite. Mais un tir sec de Jean-François Douis a raison de la vigilance de Curkovic (48^{ème} minute) et scelle le sort de la rencontre. Plus matures, les Méridionaux de Jean Snella, l'ancien entraîneur de Saint-Etienne dont il fut l'une des plus grandes figures, font le dos rond et résistent au forcing de leurs juvéniles rivaux. « On reparlera avant longtemps de Saint-Etienne » estime toutefois Robert Vergne dans les colonnes de *France Football*. Cette première défaite de l'exercice, après huit victoires et quatre partages, en tenant compte des rencontres de préparation, ouvre une période plus délicate. Si elle se montre conquérante dans son antre, la phalange d'Herbin s'incline trop fréquemment hors de ses bases. C'est le cas à Nantes (1-0, 4 octobre), à Sochaux (2-1, 28 octobre), à Marseille (3-1, 19 novembre, Keita marquant alors deux buts et se laissant aller à un geste déplacé à l'endroit de Roger